

THÉÂTRE

Électre dévorée
par la rage

Page E 4



DANSE

Amour de rêve,
rôle de rêve

Page E 6



CULTURE



Desjardins goes classique

BERNARD LAMARCHE

D rôle de coïncidence. Presque au moment où Metallica sera à Québec pour deux concerts en deux jours, Richard Desjardins sera à Montréal, au Centre Pierre-Charbonneau, pour donner, lui aussi, deux concerts en deux jours. Le lien? Desjardins fait cette semaine sa sortie symphonique, alors que Metallica a déjà fait le coup, avec le San Francisco Symphony Orchestra, il y a cinq ans. On ne sait pas pour les rois du métal à l'époque, mais Desjardins, lui, s'amuse comme jamais.

Le piano solo et la guitare seule, les compagnons habituels de Desjardins, céderont le pas à des musiciens de l'Orchestre symphonique de Trois-Rivières et à son directeur artistique et chef attiré, Gilles Bellemare, qui a trimé sur les pièces de Desjardins pour les transposer. Quelque cinquante musiciens seront sur scène avec l'homme. Bellemare a déjà travaillé sur Brel avec Pierrot Fournier.

Depuis novembre 2003 que le duo travaille, le contact s'est fait à travers le Festival international de la poésie, et les Coups de cœur francophones ont permis à la chose de se concrétiser, en collaboration avec le Comité Musique Maisonneuve et la radio de Radio-Canada. «C'est comme une tirade que je traîne depuis des années. Je me suis rendu jaloux en écoutant les travaux d'Ennio Morricone, qui a commencé comme trompettiste», avoue Desjardins en entrevue.

Demandez-le lui, il vous dira combien il arrive, à travers ce projet, à réaliser des aspirations qu'il caressait autrefois. «Mes premiers disques, c'étaient des grandes tonnes souvent. Il y en avait trois ou quatre sur Les Derniers Humains. Quand j'écrivais, je n'avais pas les moyens de me payer un orchestre. Quand je jouais les pièces, j'entendais de quoi dans ma tête, là je l'entends pour vrai.» C'est donc à des aspects nouveaux de Desjardins que ces concerts, les 13 et 14 octobre, permettront de toucher.

Le frisson

Desjardins est en tournée jusqu'au premier décembre, tournée qui finira du côté de Vancouver. L'été dernier, en vacances, il jure ne pas même avoir sorti sa guitare. Le seul instrument qu'il a utilisé, c'est un lecteur de disques, qui a servi à entendre ce que Gilles Bellemare avait écrit pour lui. Au moment de faire cette entrevue, il y a deux semaines, une seule pièce ne lui avait pas encore été présentée, *Le Beau grand slow*.

«Ce que je craignais le plus, c'est que ça deviendrait comme de la tapisserie, du beurrage d'accords. C'est beaucoup plus sophistiqué. Bellemare connaît son dosage.

VOIR PAGE E 2 : DESJARDINS



Il a été l'un
des premiers
à vouloir
protéger ses
droits sur
ses créations
et sur leurs
dérivés

D'Anvers à New York, les expositions sur Rubens abondent depuis le début de l'année. À l'intérieur de ce grand cycle, il faut désormais inclure *Copyright Rubens - L'art du grand imagier*, qui fait escale du 14 octobre 2004 au 9 janvier 2005 au Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ). Avec plus de 150 œuvres au menu, un tel parcours met l'accent sur la gravure en tant que source de rayonnement et volonté de diffusion d'un processus créateur. Comment un des grands maîtres de l'art européen s'est transformé en homme d'affaires remarquable.

DAVID CANTIN

Chez Rubens, l'estampe est un phénomène complexe. Il suffit de parler aux conservateurs Nico Van Hout, du Musée royal des beaux-arts d'Anvers, et Mario Béland, du MNBAQ, pour s'en rendre compte. Lors de notre visite de l'exposition, en cours de montage, on sentait déjà tout le travail de recherche que requiert un projet de cette envergure. Le projet a vu le jour à Anvers en 2000; trois années ont été nécessaires pour mettre sur pied la préparation de *Copyright Rubens* dans le cadre d'une vaste coopération entre le Québec et la Communauté flamande de Belgique. Comme l'explique John Porter, directeur général du MNBAQ, «Rubens a entrevu l'importance de la gravure comme outil de diffusion de ses compositions tout en répondant aux attentes et exigences des amateurs de son œuvre. Il a été l'un des premiers à vouloir protéger ses droits sur ses créations et sur leurs dérivés. Cette question de copyright, on le sait, est très sensible de nos jours et, en ce sens, Rubens se révèle plus actuel que jamais».

Marque déposée

Loin de l'image typique de l'artiste bohème et incompris, Rubens était un véritable chef d'entreprise. Il ne s'agit pas d'un peintre-graveur classique (comme Dürer ou Rembrandt) puisque le maître supervise lui-même des graveurs tels Lucas Vorsterman et Christoffel Jegher, qui s'occupent de transposer ses créations en estampes. Nico Van Hout précise toute-

fois que «sur le plan professionnel, Rubens réussissait, en guidant et en corrigeant le graveur, à obtenir un résultat qui lui donnait entière satisfaction. De son côté, Vorsterman disposait de la vision et du talent requis pour atteindre l'objectif convenu. Il utilisait à cette fin une technique mixte d'une grande subtilité, la pointe à graver assistant le burin. Les dessins retouchés du maître, les dessins du graveur et les épreuves qui nous sont parvenues démontrent à quel point Rubens se préoccupait du processus de réalisation de ses estampes».

L'exposition s'attarde d'ailleurs à mettre en évidence le dynamisme du style pictural rubénien au moyen de divers états de reproductions d'une beauté majestueuse. Le souci du détail ne peut que surprendre, surtout lorsqu'on s'attarde quelques minutes devant de telles estampes. Toujours selon le conservateur du Koninklijk Museum voor Schone Kunsten, «il est certain que ce ne sont pas seulement des considérations financières qui portèrent Rubens à éditer des estampes tirées de ses compositions. Dès son retour d'Italie, l'artiste s'était trouvé submergé de commandes considérables, pour lesquelles il obtint des montants énormes. Les gravures étaient un moyen pour le peintre d'entretenir ses relations publiques et d'étendre sa renommée. Comme il attachait par ailleurs une grande importance à la propriété intellectuelle, il prit des mesures pour que des tiers ne s'emparent pas de ses créations. La perte du caractère unique d'une œuvre était déjà un sujet de crainte et de préoccupation bien avant son époque».

VOIR PAGE E 2 : RUBENS

JARDIN BOTANIQUE
DE MONTRÉAL

L'Automne au Jardin

tous les jours de 9 h à 21 h



La Magie
des lanternes
10 septembre au 31 octobre

Le Grand Bal
des citrouilles
7 au 31 octobre

La Femme céleste
Animation théâtrale
et musicale
Jardin des
Premières-Nations
7 au 31 octobre

Jardin botanique de Montréal
4101, rue Sherbrooke Est
514 • 872 • 1400

Programation complète :
www.ville.montreal.qc.ca/jardin

Partenaire officiel

CLARICA

Direction des
institutions scientifiques
Montréal

Culture

DESJARDINS

Desjardins en redingote? Ça reste à voir.

SUITE DE LA PAGE E 1

C'est très personnel ce qu'il a fait. Des fois il a gardé seulement la tonalité ou le rythme. Il a travaillé fort en os... La première partition que j'ai reçue, c'est L'Homme canon. Il m'a envoyé une machine, j'ai écouté ça dans l'avion en allant en France donner un show. Je me suis dit sacrament, ça va sonner. J'avais le frisson.»

Si Desjardins est comblé, il a dû trimer dur pour s'ajuster aux partitions un tantinet plus complexes de la musique classique, en comparaison avec la musique populaire. «C'est compliqué des fois. Quand la cadence est suivie comme je le chante, ça va. Mais quand Bellemare se met à "zigoner" là-dedans, c'est autre chose.» Desjardins a appris, «bis accélérément, s'il-vous-plait».

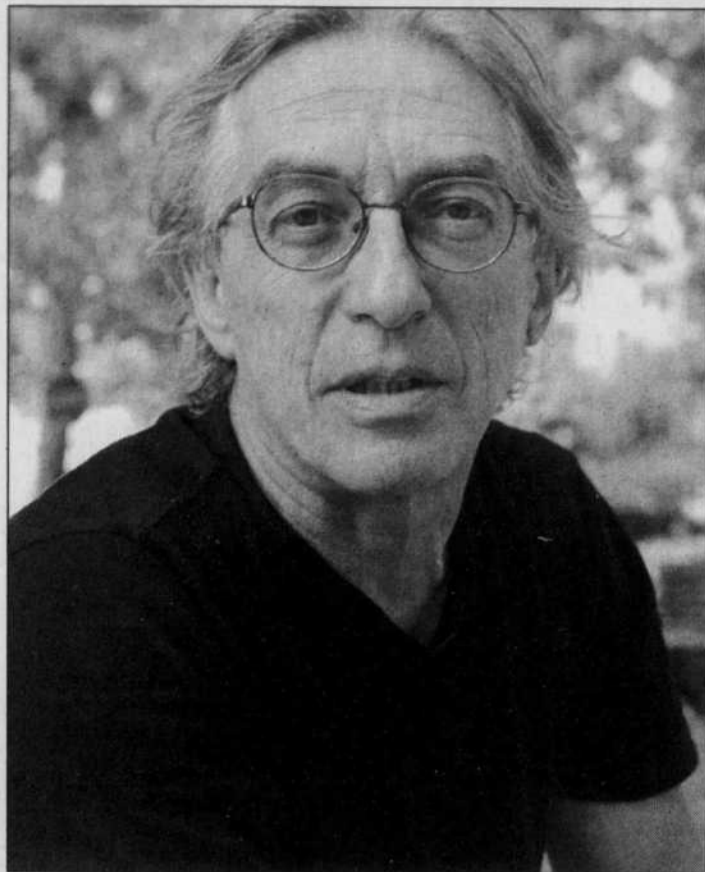
Il faut que le chanteur s'habitue aux changements de direction. «Il faut presque pas que je regarde le chef. Par rapport à des orchestres ordinaires, on n'a pas beaucoup de pratique.» Et ces pratiques n'auront lieu qu'à la toute veille des concerts, ce qui veut dire que Desjardins n'aura d'idée véritable de ces nouvelles écritures musi-

cales qu'à la toute fin. Il sera devant des faits accomplis. «Je suis habitué à mon piano. Je vais avoir mon lutrin pis je vais essayer de suivre. Ça va prendre tout mon p'tit change, c'est certain», ajoute le poète, en s'esclaffant.

Ces faits accomplis auront pour noms Les Yankees et Miami, «qui offrent déjà beaucoup de possibilités». Il y aura «une couple de tonnes d'amour», on a même droit au Bon gars «avec des suings à la Gershwin». Il faudra s'attendre à écouter Notre-Dame des Scories ou Tu M'aimes-tu, qui s'annoncent comme des aventures en soi. Le programme a été déterminé à deux têtes.

Et comment Richard Desjardins, sera-t-il vêtu pour ce concert? Apparaîtra-t-il déguisé en pianiste classique? Chose certaine, il possède bel et bien une queue-de-pie dans son garde-robe. Desjardins en redingote? Ça reste à voir. En attendant, l'homme se dit très nerveux. «J'ai toujours eu quelque chose entre le public pis moi.» Là, il sera tout nu, avec une cinquantaine de musiciens sur scène.

Le Devoir



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Si Richard Desjardins est comblé, il a dû trimer dur pour s'ajuster aux partitions un tantinet plus complexes de la musique classique.

RUBENS

Au Québec, Théophile Hamel est l'un des rares peintres de l'époque à avoir eu le privilège de copier un original du grand maître

SUITE DE LA PAGE E 1

Par le truchement d'une série de thèmes, les deux salles cherchent scrupuleusement à mettre en évidence l'influence considérable de l'imaginaire de Rubens. Certains paysages auront un impact décisif sur l'art anglais du XVII^e jusqu'au XIX^e siècle. De plus, le peintre était capable de donner vie à des sujets tant religieux ou mythologiques qu'historiques ou profanes. Bien qu'il exécutait de ses propres mains des commandes prestigieuses, la plupart des tableaux qui sortaient de son atelier étaient peints par de nombreux assistants. Mario Béland insiste d'ailleurs en ajoutant que «Rubens était très en vogue parmi les monarques européens, les ordres religieux et les bourgeois amateurs d'art. Avec une production qui s'élève à plus de 1400 tableaux et esquisses, le nom devenait une forme de marque déposée».

Un instrument efficace

Tout au long du parcours, des gravures telles L'Adoration des

bergers (1620) ou La Bataille des Amazones (1623) montrent à quel point un jeune talent comme Vorsterman arrivera à protéger les œuvres de Rubens de la contrefaçon. À partir de 1622, le début d'un conflit entre le maître et le graveur à son service suggère aussi que l'affrontement artistique paraissait inévitable. Toujours selon Nico Van Hout, «tout le monde s'accorde sur la qualité des gravures de Vorsterman. En revanche, les quelques modèles qu'il dessina d'après les compositions complexes de Rubens sont d'une facture hésitante. Rubens doit avoir senti très tôt les limites de son graveur. C'est pourquoi il faisait dessiner le prototype des gravures par des mains plus expérimentées, disponibles dans son atelier. La Descente de Croix est l'une des gravures d'inspiration rubénienne les plus connues. Vorsterman a scrupuleusement rendu, au moyen de hachures courbes et de pointillés, le modelé du corps du Christ et des vêtements de ses proches. De plus, par sa monumentalité et son effet plastique, la version imprimée de La Descente de Croix était un instrument visuel efficace pour les missionnaires chrétiens».

Mis à part Vorsterman, Christoffel Jegher réalisera des gravures sur bois, sous la supervision de Rubens, de loin supérieures à la production moyenne de l'époque. Les quatre états d'une œuvre aussi magistrale que Le Repos pendant la fuite en Égypte constituent l'un des temps forts de la deuxième salle de l'exposition.

Par ailleurs, un dernier segment montre l'influence du maître d'Anvers sur l'art québécois. Mario Béland signale que Rubens «compte sans doute parmi les artistes européens les plus admirés et les plus populaires de la colonie. Son génie est présent à travers la floraison d'œuvres inspirées de La Descente de Croix, de même que L'Éducation de la Vierge. Théophile Hamel est l'un des rares peintres de l'époque à avoir eu le privilège de copier un original du grand maître. Sinon, l'huile sur papier qui a pour titre Le Martyre de Françoise Brunon-Gonannhatenha [vers 1827-28] de Joseph Légaré demeure un exemple original de récupération et d'adaptation d'un motif rubénien à la peinture locale».

Au Québec, Rubens est lui-même présent sous forme d'œuvres isolées à travers la diffusion de ses estampes ainsi que le rôle central qu'occupera son art tout au long du XIX^e siècle. Dans le cadre de Rubens 2004, cette exposition grandiose est la preuve vivante d'un partenariat significatif entre le Québec et la Communauté flamande de Belgique.

COPYRIGHT RUBENS - L'ART DU GRAND IMAGIER

Au Musée national des beaux-arts du Québec
Parc des Champs-de-Bataille,
Québec
Du 14 octobre 2004
au 9 janvier 2005

DUO ASTOR

Gaëlle CHICHE et
Francisco BERNIER, GUITARES



Dimanche 10 octobre 19 h 30

Prix des billets : 20 \$
Forfait multispectacles : 15 \$
Étudiant 8 \$. Disponible à la billetterie
du Théâtre Outremont,
1248 av. Bernard ouest,
(514) 495-9844.

Achat téléphonique exclusivement par Ticketpro :
514 908.90.90

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE LAVAL
2004.05

Série « Grands Concerts Couche-Tard »

Héros, mythes et Légendes
26 octobre 2004, 20 h, salle André-Mathieu

O Jesu Bambino

6 décembre 2004, 20 h, Église de Sainte-Rose
7 décembre 2004, 20 h, salle André-Mathieu

Quartango et la danse de l'amour

23 mars 2005, 20 h, salle André-Mathieu

Le calme et la tempête

4 mai 2005, 20 h, salle André-Mathieu

Série « Cartes blanches Desjardins »

Histoire de soldat

24 novembre 2004, 20 h, Maison des arts de Laval

Poésie et innocence

(Carte blanche à Stanley Péan)
16 février 2005, 20 h, Maison des arts de Laval

Admission : 514 790.1245 Billetterie : 450 667.2040 Salle André-Mathieu, 475, boul. de l'Avenir Laval



LES VIOLONS DU ROY
LA CHAPELLE DE QUÉBEC
Directeur artistique et musical: Bernard Labadie
CONCERT ANNIVERSAIRE
REQUIEM
MOZART

Karina Gauvin soprano
Anita Krause mezzo-soprano
Rufus Müller ténor
Nathan Berg baryton-basse
avec La Chapelle de Québec

Vendredi 22 octobre 2004, 20 h
Salle Claude-Champagne, Université de Montréal

Billetterie Articulée : (514) 844-2172
ou sans frais : 1 866 844-2172
www.violonsduroy.com

Partenaire de saison à Montréal

Brahms
ET SES DESCENDANTS

JOHANNES BRAHMS: OUVERTURE TRAGIQUE
ANTON WEBERN: CINQ PIÈCES POUR ORCHESTRE
ALBAN BERG: SEPT LIEDER DE JEUNESSE
JOHANNES BRAHMS / ARNOLD SCHOENBERG:
QUATUOR AVEC PIANO OP. 25, VERSION ORCHESTRALE
DE SCHOENBERG, «5^e SYMPHONIE»

YANNICK NÉZET-SÉGUIN, CHEF
KARINA GAUVIN, SOPRANO

PRÉSENTÉ PAR ADDENDA avec le
LE LUNDI 18 OCTOBRE À 19 H 30
CONFÉRENCE PRÉ-CONCERT GRATUITE À 18 H 30

40 ans
Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca

Orchestre Métropolitain
du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin

ARTS MONTRÉAL
LE DEVOIR

Radio-concerts de Radio-Canada

CONSTANTINOPOLE
et FRANÇOISE
ATLAN lundi 18 octobre, 20 h

L'ensemble Constantinople et la chanteuse de réputation internationale Françoise Atlan vous convient à plonger au cœur des diverses traditions religieuses de la Méditerranée d'hier et d'aujourd'hui. Une visite mystique et intemporelle au son des chants séfarades, persans et arabo-andalous.

ESPACE MUSIQUE 100.7

Salle pierre-mercure
CENTRE PIERRE-PÉLADEAU

300 De Maisonneuve Est, Montréal
Métro Berri-UQAM
www.centrepierrepeladeau.com
billetterie: 514 987.6919

partenaire institutionnel:
UQAM

LE DEVOIR Québec Canada Montréal

Série Radio-concerts

Marie-Nicole Lemieux en récital
Mirages

mardi 23 novembre 20 h

Paul Kunigis et Jaszcz Raz
La fête des lumières

lundi 13 décembre 20 h

Polaris
Soleil de minuit

lundi 31 janvier 20 h

Les Cordes romantiques
Souvenir de Florence

lundi 21 février 20 h

Measha Brueggemann
en récital
Le retour de la lauréate

lundi 25 avril 20 h

Lundi 20 h
Points chauds
Tchétchénie: l'épine au pied de Poutine
Réalisation-coordination: Simon Girard

Non à leur indépendance

18 h 30
Ramdam
Qui choisir?
Pénélope ou Karine.

19 h
M'as-tu lu?
Les livres,
Sylvie Lussier et
Pierre Poirier
en mangent!
BD, polar,
littérature d'ici
et d'ailleurs.

Télé-Québec
telequebec.tv

Ça change de la télé

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

Sauver le Met

CHRISTOPHE HUSS

L'Opéra du samedi, à Radio-Canada, c'est comme un rituel, un rendez-vous que rien, heureusement, ne semble pouvoir ébranler. L'événement et le cœur de la saison (du 11 décembre 2004 au 7 mai 2005 en ce qui nous concerne) est constitué par les retransmissions en direct du Metropolitan Opera de New York (Met). C'est une vieille affaire, puisque le Met, pionnier de la radiodiffusion, a commencé ses retransmissions aux États-Unis le 25 décembre 1931, avec *Hänsel und Gretel* de Humperdinck. À partir de 1940, la diffusion des spectacles sur les ondes put être régulièrement assurée grâce à la commandite de Texaco (qui s'appelait alors «The Texas Company»). Cette relation entre le Met et Texaco dura plus de 60 ans. Mais voilà que Texaco annonça son désengagement à compter de la fin de la saison 2003-04. Panique à bord: comment sauver les retransmissions?

Un phénomène mondial

Depuis les débuts, en 1931, ce sont 1400 représentations d'opéras que le Met a pu faire entrer dans les foyers d'amateurs d'art lyrique partout dans le monde. Il est sûr que la collaboration entre l'institution et la compagnie pétrolière depuis décembre 1940, avec la retransmission des *Noches de Figaro* de Mozart, a été le plus emblématique exemple de commandite culturelle à long terme. Cette synergie s'est même étendue à la télévision, en 1977, avec la diffusion simultanée télévison-radio de *La Bohème* de Puccini sous la direction de James Levine. Renata Scott et Luciano Pavarotti chantaient cet après-midi là. Ces télédiffusions sont évidemment de plus en plus rares. Mais la désaffection des télédiffuseurs ne date pas de 2004!

Aujourd'hui, les émissions radio, relayées par 350 stations, touchent 42 pays, dont la majeure partie de l'Europe, l'Amérique du Nord, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, la Chine, le Japon et l'Amérique latine, pour une audience moyenne de 11 millions d'auditeurs. C'est à mon avis le facteur le plus éminent de popularisation de l'opéra. Les artistes aussi en bénéficient: Jacques Lacombe en a fait l'expérience il y a quelques mois, puisque les demandes d'engagement le concernant ont significativement augmenté à la suite de la diffusion du *Werther* de Massenet qu'il dirigeait le 10 janvier dernier en remplacement de Michel Plisson.

Après le désengagement de Texaco, des fonds ont été trouvés pour assurer la saison 2004-05. Deux fondations (la Vincent A. Stable Foundation et l'Annenberg Foundation) ont contribué, à hauteur de 3,5 millions de dollars chacune, à rendre possible la pérennité de cette institution. Mais il convient de voir plus loin...

C'est en mars 2004 que la mythique soprano américaine Beverly Sills a pris énergiquement la tête de la «Save the Met Broadcasts Campaign». L'ambition est très grande: constituer un fonds de 150 millions de dollars dont les revenus financiers devront assurer *ad vitam aeternam* le budget nécessaire aux diffusions du samedi. La campagne cible les individus, les entreprises et les fondations. Beverly Sills est confiante: «L'ambition est grande car nous voulons vraiment sécuriser le

processus. Pour l'heure, nous avons rassemblé autour de 11 millions de dollars, mais la campagne va être relancée lorsque les diffusions de la saison 2004-05 recommenceront.» Mais pourquoi une telle institution a-t-elle été aussi vite fragilisée? «Texaco-Chevron a décidé de commanditer des événements sportifs. Il nous faudra changer de commanditaire principal, mais nous le trouverons car le produit est bon, la marque est prestigieuse. De nombreuses entreprises sont conscientes du fait que les retransmissions du Met sont un véritable fait de civilisation.» Mme Sills est consciente que «les stratégies de commandites des entreprises privées ont changé dernièrement». Le sport n'est d'ailleurs pas le seul concurrent: «De nombreuses compagnies ont souhaité ces dernières années acoler leur nom à des projets de recherche médicale plutôt qu'à des projets artistiques», mais Berverly Sills souligne que la très large couverture internationale de cette institution radiophonique ne manquera pas de soulever l'intérêt: «Partout les retransmissions en direct du Met sont un véritable phénomène musical et social: des gens se rencontrent, mangent, écoutent, discutent et participent à l'Opera Quiz.» À Montréal cela se passe à la Société musicale André Turp.

Une pleine saison

Le Met sera de retour à l'antenne de Radio-Canada (Espace Musique) chaque semaine dès le 11 décembre. L'animation de ce rendez-vous a été confiée à Georges Nicholson. La saison 2004-05 comprendra en janvier deux rediffusions puisées dans les archives: des *Contes d'Hoffmann* de 1959 sous la direction de Jean Morel avec Nicolai Gedda et George London et une *Aida* de 1967, dirigée par Thomas Schippers, avec Leontyne Price, Grace Bumbry, Carlo Bergonzi, Robert Merrill et Jerome Hines.

On y trouve également un opéra diffusé pour la première fois: *Rodelinda* de Haendel, le 1^{er} janvier, avec Renée Fleming, Stephanie Blythe, David Daniels et Bejun Mehta. Par ailleurs, on retrouve tous les grands classiques qui ont jalonné l'histoire du plus prestigieux opéra du monde: *Le Chevalier à la rose* de Strauss, *Tosca*, *Turandot* et *La Bohème* de Puccini, *Les Noches de Figaro* et *La Flûte enchantée* de Mozart, *Faust* de Gounod, *Don Carlo*, *Otello* et *Nabucco* de Verdi, dont les *Vêpres siciliennes* sous la direction de l'excellent chef français Frédéric Chaslin ouvriront la saison. Les amateurs de Wagner retrouveront *La Walkyrie*, dirigée par Valery Gerгиеv, avec Plácido Domingo en Siegmund, et *Tannhäuser*.

James Levine, le maître des lieux, s'est réservé *Les Noches de Figaro*, *Nabucco*, *La Flûte enchantée*, *La Clémence de Titus* et «son» *Pelléas et Mélisande* de Debussy, qu'il hérite tant. Levine dirigera également la nouvelle production du *Faust* de Gounod avec une distribution d'enfer, une de plus: Soile Isokoski en Marguerite, Roberto Alagna en Faust, Dmitri Hvorostovsky en Valentin et René Pape chantant Méphistophélès. Pourvu que ça dure!

On peut contribuer à la «Save the Met Broadcasts Campaign» par téléphone (1 800 METOPERA), sur le site Internet (www.metopera.org) ou par courrier à Save the Met Broadcasts Campaign, Metropolitan Opera, Lincoln Center, New York, NY 10023.

THÉÂTRE JEUNES PUBLICS

Le «clownage» selon Paul Vachon

Fabulations en reprise aux Gros Becs

Pour Paul Vachon, l'art du clown est la meilleure manière de nous faire prendre les vraies choses au sérieux. À l'occasion du 30^e anniversaire du Théâtre de l'Aubergine dont il est le fondateur, cet homme de 53 ans enfle de nouveau son costume de rigolo pour expliquer aux enfants ce qu'est l'amour.

ISABELLE PORTER

Intitulé *Fabulations*, le spectacle raconte l'histoire de Faux-Nez, un petit homme qui tombe amoureux de la lune. Pour ne pas qu'elle le quitte au lever du soleil, il essaie de l'attacher. «À la garderie, la première chose que les enfants apprennent, c'est à partager leurs jouets. Mais à la maison, les parents ne vont pas leur arracher le toutou des mains pour le plaisir... Pour l'amour, il faut laisser vivre. Tuer l'amour, c'est posséder, c'est savoir ce que l'autre pense», lance Vachon avec un sourire rusé.

Créé en 1996, *Fabulations* est le premier solo d'une carrière particulièrement faste. En plus de diriger le Théâtre de l'Aubergine, Vachon a été directeur artistique du spectacle *Nouvelle expérience* du Cirque du Soleil (1992-93). Il a également été responsable de la programmation des arts de la rue du Festival d'été de Québec pendant sept ans et donne depuis 1995 des ateliers à des délinquants pour l'organisme international Cirque du monde. Au Québec, qui s'intéresse aux clowns et au cirque peut difficilement passer à côté du monsieur.

En plus d'être son unique solo, *Fabulations* est plus intime que les autres spectacles du Théâtre de l'Aubergine, comme *Nwolk* (1999) ou encore *Gaspashow* (1994). «Au décès de ma mère, j'avais écrit un bref texte où je disais que j'étais le fils de la lune. C'a donné le ton. Le spectacle nous est présenté par un conteur qui se cherche un public. Il dit qu'on a tous un petit homme au milieu de nous. Le mien est un petit clown au nez noir, j'aime l'idée que nous sommes habités.» Bref silence. Et de la poésie on passe à l'humour: «Vous savez, en 30 ans de carrière en art clownesque, c'est mon premier personnage avec un nez de clown!»

Se mettre en danger

Pour la petite histoire, rappelons que le Théâtre de l'Aubergine est apparu en 1974 avec un spectacle mettant en vedette les légumes d'un jardin. À l'origine, la compagnie était fortement influencée par la tradition européenne de fauguste et du clown blanc caractérisée par l'interaction entre un rigolo maladroit et un fin finaud (Laurel et Hardy, Sol et Gobelet en sont de bons exemples). Puis peu à peu, l'Aubergine a développé sa propre approche, laquelle repose sur la musique *live*, les techniques de cirque et les personnages. «Avec le temps, on s'est laissés aller dans le clown et on a trouvé un naturel, soutient Paul Vachon. Tu cherches le clown partout et tu oublies que le clown, c'est ta nature, tes petits secrets, ton intériorité. Ce qu'il faut abolir, c'est ce cliché du clown comme une enveloppe vide, un personnage coloré, un simple costume.»

Cet homme, qui apparemment ne se maquille que pour dire des vérités, nous révèle ensuite que, s'il est devenu clown, ce n'est pas

par humour: «Moi, je n'étais pas drôle. Les gens me trouvaient particulier mais je n'étais pas un comique. J'étais un créatif, je faisais des choses avec mes mains. Pour les filles, je faisais des jongs avec des pichenettes et je vendais ça un peu partout. J'avais plus de débrouillardise que de talent.» Depuis, Paul Vachon n'a jamais cessé de se perfectionner. En plus d'apprendre à jouer différents instruments de musique, il s'est initié en cours de route à la jonglerie, au monocycle, aux échasses... «Le talent, c'est bien beau, mais moi, je crois surtout à la détermination et au travail. Quand je donne des formations aux jeunes punks de Cirque du monde, c'est ce que je leur dis.»

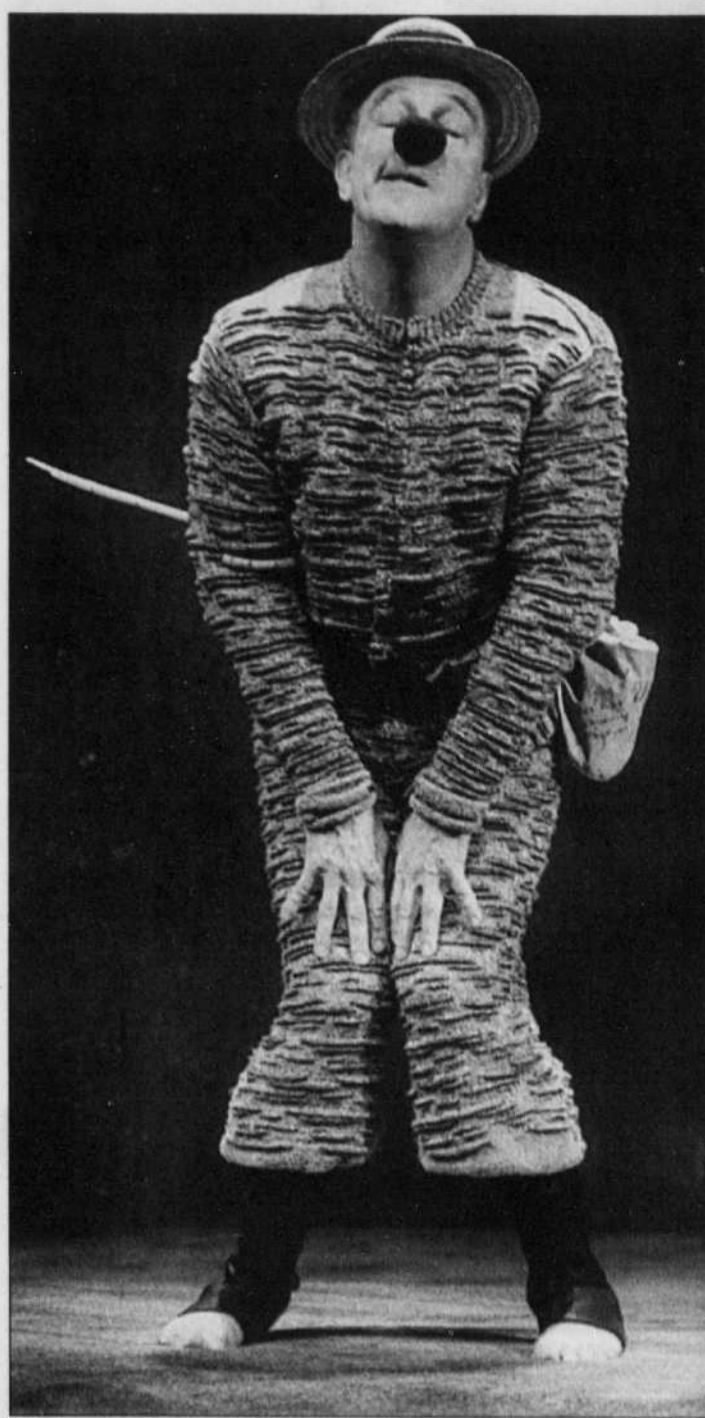
Et pendant ce temps, à l'Aubergine, de nouvelles créations se préparent à sortir de terre. Les activités entourant le 30^e anniversaire de l'Aubergine nous permettront d'ailleurs de voir au printemps la nouvelle création de la compagnie *AAAtchoum*, qui traite des microbes, du sida et du SRAS. «Le cirque a perdu son défi à la mort. On ne se met plus la tête dans la gueule du lion et on ne marche plus en équilibre sur des fils de fer. La force et le courage sont d'anciennes valeurs. Maintenant le cirque se fait dans un niveau de sécurité irréprochable. Or le risque, il faut quand même le réinventer, trouver de nouveaux périls.» Ce qui est bien avec les clowns, c'est qu'ils n'ont jamais peur de se casser la gueule.

FABULATIONS

Un spectacle destiné aux enfants de 4 à 10 ans.

Demain, les samedi 16 et dimanche 17 octobre à 15h (en plus des matinées scolaires).

Au Théâtre des Gros Becs, 1143 de la rue Saint-Jean, Québec



Paul Vachon et son faux nez dans *Fabulations*, présenté au Théâtre des Gros Becs, à Québec.

du 18 octobre au 27 novembre 2004_ 514.845.7277 Réseau Admission : 514.790.1245

les
mains

Texte Olivier Kemeid et Eric Jean
en collaboration avec les comédiens et les concepteurs

Mise en scène Eric Jean

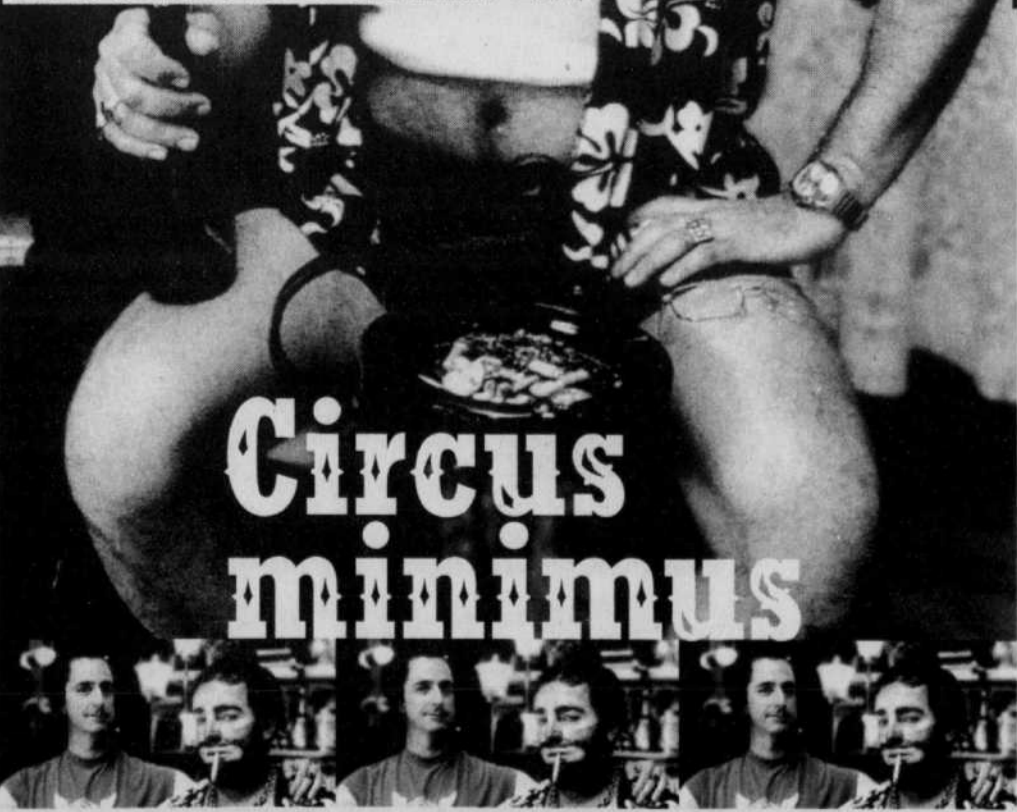
Une coproduction du Théâtre de Quat'Sous et de Persona Théâtre



Avec Amélie Chénubin-Soulières, François-Xavier Dufour, Hugues Fortin, Marika Lhoumeau, Pascale Roy, Lesya Samar, Sacha Samar, Violette Samar, Conception Magalie Amyot, Angèle Barreault, Étienne Boucher, Stéphanie Capetran-Lalonde, Mathieu Gastin, Michèle Magnan, Pascale Roy, Marc Sénécal

www.quotous.com

Du 19 octobre au 13 novembre 2004



Circus
minimus

Avec CHRISTIAN BÉGIN et MARTIN DRAINVILLE

Texte CHRISTIAN BÉGIN Mise en scène DOMINIC CHAMPAGNE

Collaborateurs Stéphan Sanfaçon, Julie Castonguay, Alain Lortie, André Barnard, Ludovic Bonnier, Marie-Hélène Dufort, Julie Beauséjour, Dulcinea Langfelder et René Bazinet

Une coproduction du Théâtre il va sans dire et du Théâtre d'Aujourd'hui

En partenariat avec
Hydro Québec et LE DEVOIR

THÉÂTRE
IL VA SANS DIRE

THÉÂTRE d'Aujourd'hui

3900, rue Saint-Denis (Sherbrooke) Montréal (Québec) H2W 2M2
Informations et réservations (514) 282-3900
www.theatreaujourd'hui.qc.ca

Conseil des arts de Québec
Conseil des arts de Montréal
Conseil des arts de la Capitale-Nationale
Conseil des arts de la Gaspésie

Culture

THÉÂTRE

Élektra dévorée par la rage

Suzanne Clément replonge dans le personnage d'Électre à l'Espace Go

MARIE LABRECQUE

Suzanne Clément vit une situation qui se présente peu fréquemment aux comédiens: elle a l'occasion d'explorer le même mythe, sous des couleurs très différentes, dans deux spectacles joués à quelques mois d'intervalle. Après avoir incarné au printemps une cynique Électre des années 2000 dans la création de Pierre-Yves Lemieux, *La Sirène et le Harpon*, elle donne maintenant vie à une Élektra dévorée par la rage, attendant que se commette le fatal matricide.

«Ce sont deux textes terriblement différents, le personnage est ailleurs, mais il y a des caractéristiques similaires, dans la hargne, la violence d'Électre, concède Suzanne Clément. On a la chance d'aller plus loin, plus en profondeur dans cette matière. Et comme je travaille avec la même metteuse en scène, Luce Pelletier, j'ai l'impression qu'on avance toutes les deux dans notre démarche.»

Jouée à l'Espace Go dès mardi, l'Élektra de l'Autrichien Hugo von Hofmannsthal constitue le quatrième volet du Cycle Oreste de

Théâtre de l'Opsis. C'est aussi la quatrième collaboration de Suzanne Clément avec cette importante petite compagnie fondée il y a vingt ans, qui a su se tailler une niche particulière dans le théâtre montréalais. «Il y a beaucoup de liberté dans leur travail. Ils se permettent une forme d'exploration qu'aucune autre compagnie ne fait de cette façon-là.»

Des Grecs à Freud

Important poète et écrivain du début du XX^e siècle, Hugo von Hofmannsthal a signé plusieurs tragédies antiques, inspirées par les Grecs. En 1908, son adaptation de l'Électre de Sophocle est transformée en opéra par le grand compositeur Richard Strauss — point de départ d'une fertile association qui donnera aussi, notamment, *Le Chevalier à la rose* et *Ariane à Naxos*.

Dans *Élektra*, la fille d'Agamemnon attend le retour de son frère Oreste, qui la délivrera de sa vengeance en tuant sa mère (Isabelle Miquelon) et l'amant criminel de celle-ci. Sous une forme classique, cette pièce centenaire condense la tragédie familiale des Atrides en

un acte intense, violent. «On explore davantage la folie des personnages. Hofmannsthal s'est inspiré du premier livre que Freud venait d'écrire: *Études sur l'hystérie*. Dans la tragédie grecque, les personnages sont dirigés par les dieux; ici, ils sont plus introspectifs. Surtout Clytemnestre et la sœur d'Électre, qui sont un peu dans une espèce de trouble qui vient de l'intérieur.»

Quant à son intransigeante Électre, Suzanne Clément est loin de la condamner. «Il y a des points positifs: elle extériorise sa colère, elle la vit plutôt que de faire semblant ou d'étouffer. Ça me fait penser à tout ce qu'il y a de non-dit dans une famille. Elle prône le contraire de ça. Sauf que c'est tellement obsessif, puissant, sans demi-mesure, que ça la tue, d'une certaine façon. C'est trop fort.»

Cherchant des équivalents contemporains, la comédienne a songé aux femmes kamikazes. «Chez Électre, il y a un fort sentiment de faire la justice, je pense. Mais c'est quoi, la justice? Elle ne se pose pas cette question-là. Quand on se venge, on fait à l'autre la même chose qu'il nous a faite, on fait juste poursuivre le cycle de violence. Mais



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Suzanne Clément sera Électre, la fille d'Agamemnon, dans l'Élektra de l'Autrichien Hugo von Hofmannsthal, à l'Espace Go.

pour Électre, l'injustice est trop grande; elle a le sentiment d'avoir été profondément lésée et trahie par la personne qui l'a mise au monde. Tout n'est que mensonge. Elle choisit d'être le miroir de la vérité. Le miroir de sa mère, qui ne peut pas le tolérer.»

Des défis

Vengeance, haine, rage, violence: mettant les femmes à l'avant-plan, *Élektra* dévoile de noirs sentiments qui leur sont rarement associés. «Elles prennent aussi le pouvoir sur les événements, plutôt que d'être juste dans la douleur. Souvent les personnages féminins rentrent dans une folie de "victime", comme Ophélie, tournée non pas contre les autres, mais contre elle-même. Électre revendique.» Au sacrifice de sa féminité.

«Mais la violence et la vraie colère, on ne les exprime pas souvent dans la vie. Parce que ce n'est pas beau. On a peur de montrer ça. On nous demande d'être gentilles depuis notre jeune âge.»

Suzanne Clément s'avoue fascinée par les émotions cachées.

«Dans *La Sirène et le Harpon*, j'ai exploré quelque chose que je n'avais jamais touché aussi clairement. J'ai senti en moi une sorte d'énergie animale, qui se situe au niveau des guts. Luce Pelletier m'a forcée à aller ailleurs, et j'en suis très contente», explique l'interprète, qui ne tarit pas d'éloges pour sa metteuse en scène. «Elle hait les plaintes, la complaisance dans l'émotion. Ça force à sortir de l'apitoiement, à être direct. Électre est nourrie par une émotion, mais ce n'est pas de l'apitoiement. Ça m'a permis d'explorer une force.» Reste que ce n'est pas un mince défi que de porter l'intense fureur d'Électre. «Il faut garder l'énergie tout le long, mais que cette colère soit vraie et nuancée.»

Ca tombe bien: des défis, c'est en plein ce à quoi aspire la comédienne révélée par la télésérie *Sous le signe du lion*. «J'ai vécu une période où je m'ennuyais dans mon métier, sans m'en rendre compte. Je jouais souvent des jeunes filles, et j'avais de la misère à m'y retrouver. Récemment, ça ne me convenait plus.»

En début d'année, Suzanne Clément a monté pour quelques soirs un show autogéré, signant ainsi sa première mise en scène. En cherchant avec les interprètes, elle a compris la nature de ses désirs. «J'ai le goût de risquer beaucoup plus que je ne le faisais. J'ai besoin de prendre des risques. Sinon, je n'ai pas de fun. Je ne savais pas que mon plaisir était de confronter mes peurs.»

Oser: tel est désormais le mot d'ordre de cette actrice qui a surtout baigné dans le théâtre de répertoire (*La Cerisaie*, *Les Trois Sœurs*), et toujours au sein de «productions bien organisées, bien structurées». «Si un rôle me passionne, me fait peur, j'y vais.»

Avec *Élektra*, Suzanne Clément est bien servie...

ÉLEKTRA

De Hugo von Hofmannsthal, mise en scène de Luce Pelletier. Du 12 octobre au 6 novembre, à l'Espace Go.

LE THÉÂTRE DE L'OPSIS présente

ÉLEKTRA

De Hugo von Hofmannsthal
Traduction de Pierre-Antoine Huré et Laurent Muhleisen
Mise en scène de Luce Pelletier

Avec Mireille Brullemans, Suzanne Clément, Catherine Dajczman, Valérie Dumas, Agathe Lanctôt, Caroline Lavigne, Isabelle Miquelon, Olivier Morin et Catherine Renaud.

Assistance à la mise en scène et régie: Claire L'Heureux,
Chorégraphies: Sylvain Émard, Décor: Olivier Landreville,
Costumes: Mérédith Caron, Éclairages: Jocelyn Proulx,
Musique originale: Larsen Lupin

Du 12 octobre au 6 novembre 2004
Du mardi au samedi 20 h et le dimanche 24 octobre 16 h

Théâtre ESPACE GO
4890, boul. Saint-Laurent
(À L'ANGLE DU BOUL. SAINT-JOSEPH ET LAURIER)

Réservations: 514 845-4890 ou www.espacego.com

Rencontre avec l'équipe d'Élektra: Après les représentations du 14 octobre et du 3 novembre, les spectateurs sont conviés à rencontrer les comédiens et la metteuse en scène pour échanger sur le spectacle.

5 à 7 pour les 20 ans du Théâtre de l'Opsis!: Après la représentation du dimanche 24 octobre à 16h, les spectateurs sont invités à un cocktail avec l'équipe d'Élektra !! Réservations: (514) 522-9393

COMPLÉT
les 5, 6, 7 et 14 octobre

Le groupe H.F. présente en première québécoise et canadienne

HISTOIRES DE FAMILLE

de BILJANA SRBLJANOVIĆ
traduction de Biljanka Zarić et Michel Bataillon

Du 5 au 23 octobre 2004 à 20h15
Salle Intime, Théâtre Prospero
1371 rue Ontario Est
Billetterie: (514) 526-6582

Mise en scène: Theodor Cristian Popescu
Conseillère artistique: Dominick Parenteau-Lebeuf
Avec David Buyle, Vitali Makarov, Maria Monakhova et Cristina Toma
Conception visuelle: Lányi Fruzsina
Conception graphique: Victor Dima

Anchor Editions est l'agent théâtral pour les sessions francophones de la Foire

(RIVAGE À L'ABANDON - MATÉRIAU-MÉDÉE PAYSAGE AVEC ARGONAUTES)

MÉDÉE-MATÉRIAU

textes Heiner Müller
Dans une mise en scène de Brigitte Haentjens

PHOTO: ANGELO BARSETTI

Avec
Sylvie Drapeau Gaétan Radeau Annie Verhianne Émilie Laforest Mathilde Monnard

Concepteurs
Stéphane Lépine Anick La Bissonnière Louis Hudon
Robert Normandeau Claude Cournoyer Angelo Barsetti Colette Drouin

UNE CRÉATION DE SIBYLLINES EN COPRODUCTION AVEC L'USINE C
PRÉSENTÉE À L'USINE C À COMPTER DU 19 OCTOBRE 2004
BILLETTERIE : 521.4493
RÉSEAU ADMISSION : 790.1245

SIBYLLINES USINE C

Culture

THÉÂTRE

Sport extrême

Dans l'urgence et le risque, Éric Jean et Olivier Kemeid montent Les Mains au Quat'Sous

MICHEL BÉLAIR

Gros contrat pour Éric Jean. Quelques mois à peine après avoir pris la direction du Théâtre de Quat'Sous, voilà qu'il assure aussi, avec Olivier Kemeid, la responsabilité du premier spectacle (*Les Mains*) à être présenté sous son «règne» au petit théâtre de l'avenue des Pins. «C'est une façon de marquer clairement mon arrivée ici», dit-il en souriant comme un aristocrate toscan qui aurait trop bossé dans son vignoble...

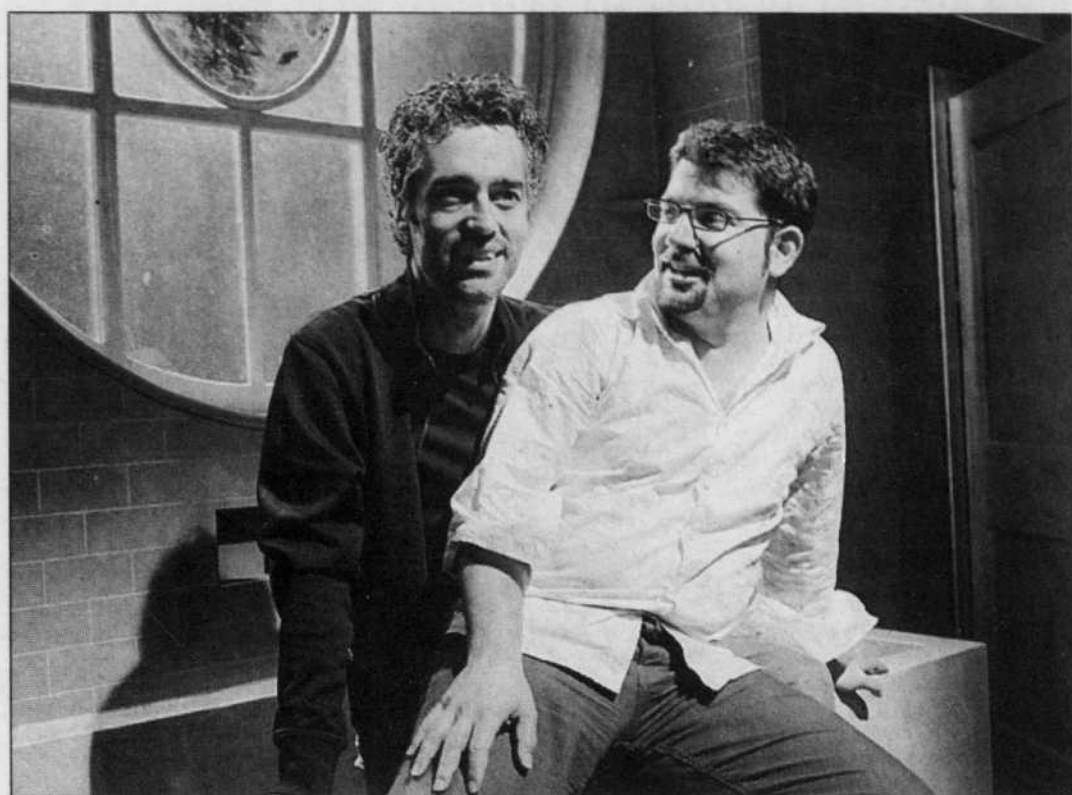
À une dizaine de jours de la première, les heures sont plutôt courtes pour les deux complices. Et comptées.

Une mécanique bizzarroïde

C'est que *Les Mains* procède d'une mécanique bizzarroïde. Un peu à la façon d'*Hippocampe* du tandem Éric Jean-Pascal Brulemans (un des grands succès du Quat'Sous il y a deux ans), le spectacle se construit chaque jour, depuis trois mois, autour du décor installé sur la scène de la compagnie. Au commencement, il n'y avait que ce seul et unique lieu. Pas de texte. Pas d'histoire. Et tout s'est construit autour de lui.

Cette façon unique de travailler dans l'urgence et le risque est pour le moins particulière. La «méthode» s'est un peu affinée depuis l'expérience d'*Hippocampe*, mais fondamentalement elle fait de l'activité théâtrale une sorte de «sport extrême», selon les mots d'Éric Jean. Et comme il n'est pas question de résumer ici une histoire ayant pris forme il y a moins d'un mois et qui, de toute façon, bouge chaque jour, c'est dans cette direction que la conversation s'envole...

Il faut rappeler que la création des *Mains* avait été programmée par Wajdi Mouawad avant son départ. Éric Jean savait à l'époque qu'il voulait travailler sur un spectacle qui parlerait de Garcia Lorca, du flamenco et du langage des signes. Rien de moins. Et rien de plus, non plus. *Les Mains* n'était alors qu'une amorce de synopsis sur fond de quelques images plus ou moins floues. Il savait par contre qu'il allait travailler à la production avec Olivier Kemeid. En avril, les deux compères convoquent tous les artisans du spectacle pour des ateliers préparatoires. Auteur, metteur en scène, comédiens et concepteurs y vont de tout ce que leur suggère la rencontre bizarre, sur une scé-



Les deux complices Éric Jean et Olivier Kemeid misent beaucoup sur la créativité, la sincérité et l'implication des comédiens pour leur spectacle *Les Mains*, présenté au Quat'Sous.

ne de théâtre, de Garcia Lorca, du flamenco et du langage des signes. La première maquette du spectacle, qui prit le bord des oubliettes parce que «trop large, trop passe-partout» — «Hippocampe nous a appris l'importance des contraintes», précise Éric Jean —, date de ces premières sessions de travail.

Puis Kemeid et Jean font leur premier choix artistique déterminant: celui du lieu, de l'espace, du décor. Début août, le décor est monté et ils s'y installent, seuls, pendant une semaine; ils retravaillent le canevas du spectacle en élaborant les thèmes des improvisations qu'ils proposeront aux comédiens. À ce moment, l'histoire ne se laisse pas encore entrevoir, mais un thème s'est ajouté: l'enfance. «J'avais envie de parler des blessures de l'enfance qui forgent la personnalité de l'homme devenu adulte», explique Éric Jean. C'est aussi un thème très présent dans l'œuvre de Garcia Lorca, poursuit Kemeid. Et de toute façon, nous avons décidé qu'il y aura un enfant de sept ans dans la distribution... » Bon. Le 13, toute l'équipe est convoquée de nouveau. Au menu: de l'impro-

L'histoire qui se cache

Lorsque les comédiens se pointent, on les fait passer par les coulisses où ils choisissent un costume: ils n'ont toujours pas de texte, ils ne savent pas plus qu'en avril dans quelle histoire ils se sont embarqués et ils entrent en scène un par un en absorbant le choc du décor pour la première fois. Là, ils se voient proposer une improvisation solo: «Un personnage pénètre dans un lieu qu'il ne connaît pas et il lui arrive quelque chose...» «C'était absolument magique! raconte Olivier Kemeid. Les comédiens avaient d'abord à encaisser le décor, à l'approprié et ensuite à improviser devant le reste de l'équipe.» Disons que c'est

misé avec confiance sur la créativité, la sincérité et l'implication...

Ici, un échange rapide entre les deux hommes sur l'influence du lieu sur l'humain, toujours, partout. Sur l'importance aussi que le spectateur vive le même type d'expérience en pénétrant dans un espace qui lui fera tout de suite se demander: mais que vont-ils pouvoir inscrire dans ça? D'ailleurs, même sous la torture, je ne vous dirai rien de ce fameux décor. Tout au plus que, même fixé, il est toujours soumis à des changements mineurs et parfois même majeurs. Mais toujours est-il que, du 13 août au 6 septembre, non stop comme disent les cousins français, il y aura 90 ses-

sions d'improvisation, incluant aussi la participation de la scénographe, du concepteur sonore, de l'éclairagiste et de toute l'équipe technique embarquée dans l'aventure. Trois semaines. Éric Jean dira que c'est pour cela qu'il fait du théâtre; pour se mettre en danger. Pour vivre intensément en créant. Mmmmm. Beau programme...

Donc les comédiens improvisent sur une série de thèmes et on enregistre tout sur caméra numérique. Éric Jean a un micro en main et il dirige la cérémonie en donnant les *cues* à un peu tout le monde. Il commente, il suggère, il coupe. Olivier Kemeid prend des notes; il visionnera les enregistrements et résumera par la suite toutes les sessions d'impro en gardant des personnages, des situations, parfois des objets. Puis, du 6 au 10 septembre, Jean et Kemeid sont en période intensive d'écriture. Leur but: faire surgir l'histoire qui se cache derrière tout cela.

Au bout de l'exercice, les premières scènes écrites sont ensuite remises aux comédiens: «Dans le désordre», précise Kemeid, au rythme d'une par jour, en se donnant la possibilité de changer constamment des choses.» Et on joue. Et on corrige. Et on reprend... Au moment de notre rencontre autour d'une table à café au Quat'Sous, le texte final était prêt

depuis trois jours. Enfin, presque. Si ce n'est pas tout à fait de la création collective («plutôt de la création à plusieurs»), la «méthode» implique un appel constant à la créativité de tous ceux qui participent à l'aventure. Ce qui doit être aussi stimulant qu'incroyablement exigeant. C'est là qu'Éric Jean dira: «C'est mon sport extrême à moi.» Et qu'Olivier Kemeid parlera, lui, d'un «phénoménal terrain de jeu».

Mais comme ce type de démarche repose sur l'écoute, la complicité et la connivence, une question surgit. Une fois tous les éléments en place, une fois passée l'adrénaline de la création pièces sur pièces, une fois passée la première, qu'arrive-t-il? «Eh bien, si j'en juge par ce qui s'est passé avec *Hippocampe*, ça continue à monter, répond Éric Jean. Les acteurs s'approprient la production et continuent à l'enrichir de petits détails; je pourrais vous en donner des exemples multiples. Ça devient leur show. C'est une œuvre ouverte à leur créativité qui va ainsi permettre au spectateur de la lire à plusieurs niveaux. Ce n'est jamais tout à fait fini...»

Avant d'en arriver là, signalons que tout cela se met en branle au Quat'Sous dès le 18 octobre.

Le Devoir



Olivier Kemeid et Éric Jean.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

COMPLÈT
26 oct. 9 et 17 nov.

OMNIBUS
La coupe du théâtre

L'INTIMITÉ

d'Emma HACHÉ
Prime à la création 2003 du Fonds Gratien Gélinas
Avec Marc Béland, Jean Asselin et Markita Boies

DU 23 OCTOBRE AU 19 NOVEMBRE À 20 H

Mise en scène: Francine Alepin | Conception, décor, costumes et accessoires: Charlotte Rouleau | Éclairages: Thomas Godefroid | Architecture sonore: Éric Forget | Assistanat à la mise en scène et régie: Édith Le Hesran | Direction technique: Régis Guyonnet

Billetterie (514) 521-4191
LIBRE 1945, Fullum, Montréal @ Frontenac

TICKET OMNIBUS PLUS
30\$ = L'intimité + un spectacle du festival Les Voies du Mime
NOTES FORBIS DISPONIBLES
RENSEIGNEZ-VOUS

THÉÂTRE DE LA VILLE
SAISON 2004-2005

PLUME LATRAVERSE
Chants d'épuration

« Plume fait partie des incontournables de la chanson québécoise. (...) À 57 ans, il est aussi vert et habité de la même folie qu'il y a 30 ou 40 ans. »
LE SOLEIL

JEUDI 14 OCTOBRE
30 \$
Salle Pratt & Whitney Canada

DANIEL BOUCHER
La Patente

« Il sait se faire désirer, Daniel Boucher. Mais il sait aussi faire durer le plaisir. »
LA PRESSE

VENDREDI 10 DÉCEMBRE
30 \$
Salle Pratt & Whitney Canada

ABONNEMENTS DISPONIBLES (450) 670-1616
150, rue de Gentilly Est, Longueuil • www.theatredelaville.qc.ca

LE GROUPE DE LA VEILLÉE PRÉSENTE DANS LE CADRE DE L'AUTOMNE GOMBROWICZ

TRANS-ATLANTIQUE
DE WITOLD GOMBROWICZ

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE DE TÉO SPYCHALSKI → 21 SEPTEMBRE AU 16 OCTOBRE

6 DERNIÈRES!

AVEC DENIS GRAVEREAUX, MARC ZAMMIT, GABRIEL ARCAND, CHRISTIAN ST-DENIS, ALEXANDRE BISPING, BERNARD CAREZ, GEORGES MOLNAR, PHILIPPE CYR, MARC BEAUDIN → LUMIÈRES DE DAVID PERREAU NINACS

PROFITEZ DU PASSEPORT-PROSPERO (6 ENTRÉES AU COÛT DE 100\$) ET COUREZ LA CHANCE DE GAGNER DES LIVRES OFFERTS PAR FOLIO!
AU THÉÂTRE PROSPERO 1371 RUE ONTARIO EST, MONTRÉAL — BILLETTERIE 514 526 6582 WWW.LAVEILLEE.QC.CA

« Ce roman d'apprentissage, aux confins de l'absurde et du surréalisme... Téó Sychalski le transpose judicieusement à la scène... Je suggère grandement d'entreprendre la traversée... il est si rare que nos scènes mettent le cap sur des territoires inexplorés. »
— Hervé Guay, *Le Devoir*

« Ce roman initiatique est porté par une langue absolument truculente. Devant la prose de son compatriote, le metteur en scène fait preuve d'une admirable confiance... il concentre ses efforts sur une traduction scénique des pulsions animant les protagonistes de cette folle aventure. Ainsi, semblant obéir à une désopilante mazurka, les acteurs exécutent une savante chorégraphie de tics, sautilllements et empognades. Retentissant coup d'envoi à l'Automne Gombrowicz. » — Christian Saint-Pierre, *Voir*

« Très belle surprise du Groupe de la Veillée... des moments absolument fabuleux, presque tous les personnages sont chorégraphiés, il y a des chants, de la musique... Denis Gravereaux qui joue Gombrowicz nous tient vraiment dans sa main... Marc Zammit qui est fabuleux, a une voix à nous jeter par terre... »
— André Ducharme, *Radio-Canada*

« Étrange, mais envoûtant Gombrowicz... une belle découverte. Personnage-narrateur, l'excellent Gombrowicz de Denis Gravereaux garde toujours un pied à l'extérieur de cette improbable fiction... une distribution particulièrement hétéroclite, à l'image de la prose du romancier... »
— Ève Dumas, *La Presse*

Culture

SAMEDI 9 OCT. / 14 H ET 20 H 30
DIMANCHE 10 OCT. / 16 H 00
SOLID STATE
Billetterie : 514_525_1500
www.tangente.qc.ca

le cinéma pour l'horaire complet, consultez L'AGENDA

DANSE

Amour de rêve, rôle de rêve

Les Grands Ballets canadiens vivent la double idylle d'interpréter le Roméo et Juliette des Ballets de Monte-Carlo

FRÉDÉRIQUE DOYON

C'est une pièce mille fois relue et réinventée à la scène comme au cinéma. *Roméo et Juliette*, quintessence d'une relation amoureuse, n'a pourtant pas fini de séduire les publics... et les artistes qui l'incarnent. Le ravissement des deux couples de danseurs des Grands Ballets canadiens (GBC) à l'idée d'entrer dans la peau de Roméo et Juliette en témoigne. Pour les quatre premiers danseurs de la distribution qui personnifient le couple mythique, c'est ni plus ni moins que la réalisation d'un fantasme. «C'est un rêve», lance Joëlle Henry. «C'est probablement le plus beau personnage qu'on ait envie d'interpréter dans sa vie de danseurs», enchaîne la nouvelle recrue française des GBC, Hervé Courtain. «Je veux être Roméo depuis l'âge de neuf ans, confie pour sa part Jeremy Raïa. J'ai vu toutes les versions cinématographiques, lu plusieurs fois la pièce. Tous les ans, je supplie le directeur artistique de monter ce ballet.» Sa partenaire Callye Robinson apprécie plutôt «la complexité de l'histoire». Cliché, *Roméo et Juliette*? À les entendre, on comprend que les Grecs, Shakespeare et le Ballet Kirov n'ont pas fini d'épuiser la figure archétypique de l'amour par

excellence dont on a vu plus de cinquante versions chorégraphiques, depuis la création de la célèbre musique de Prokofiev seulement.

Modifier les codes

La perspective d'une énième relecture pourrait être exaspérante, mais signée par l'ingénieur chorégraphe et directeur artistique des Ballets de Monte-Carlo, Jean-Christophe Maillot, elle ne peut que réjouir. Il y a quelques années, on découvrait son *Cendrillon*, juste assez métamorphosé pour ne pas perdre l'essence du conte. La même équipe artistique se retrouve à la barre du *Roméo et Juliette*. Comme pour *Cendrillon*, le chorégraphe n'a pas voulu faire une relecture contemporaine de l'histoire, transplantée dans le XXI^e siècle. «On verrait alors Juliette se foutre de l'interdiction parentale et s'enfuir en moto avec Roméo, ironise-t-il. L'histoire n'a de sens que si on la laisse dans son contexte.» Convaincu que la danse ne peut pas tout dire et que l'aspect politico-social n'est pas le plus fascinant du récit, le chorégraphe se concentre sur l'essentiel, l'intensité d'un amour d'adolescence. «Être amoureux fou à 18 ans, résume-t-il. On est tous des Roméo et Juliette en puissance; il faut redonner la dimension charnelle à l'histoire.»

Pour ce faire, il explore la dimension psychologique de toutes les relations à l'œuvre, un regard que les danseurs perçoivent dans le jeu et la danse qu'ils interprètent. «On ne se concentre pas uniquement sur l'amour de Roméo pour Juliette, on examine aussi toutes les autres relations autour d'eux, comme la mère et Tibald, l'amitié entre Mercutio et Roméo, la nourrice qui a élevé Juliette», explique Jeremy Raïa. «Les rapports entre les personnages sont vraiment bien établis, renchérit Hervé Courtain. C'est comme un close-up: tranquillement l'action se circonscrit, ce qui est assez inhabituel en ballet, où tout est plaqué.» Et, détail qui n'est pas tombé dans l'oreille d'une sourde, «c'est Juliette qui va vers Roméo, qui lui montre comment on aime, qui prend les décisions», ajoute Joëlle Henry.

Plutôt que de remanier l'histoire, Jean-Christophe Maillot s'est appliqué à revoir le ballet en profondeur, lassé de le voir tout faire pour que les gens comprennent et surtout s'émerveillent des exploits techniques. «Il s'agit de modifier ses codes, d'enlever tout ce qui est fautive d'un savoir-faire», estime-t-il. Cette dimension épurée, résolument moderne, n'est pas pour déplaire aux danseurs. «Même s'il uti-



Roméo et Juliette, revu par le chorégraphe Jean-Christophe Maillot.

lise les pointes et que sa mise en scène paraît un peu classique, son langage et la façon dont il voit les choses sont très contemporains», commente Hervé. «C'est une approche plus naturelle, souligne Jeremy. Le décor est moins élaboré, le public peut donc utiliser son imagination.» Poésie et abstraction sont au cœur du *Roméo et Juliette* des Ballets de Monte-Carlo. Son directeur tient à offrir au public un «point de fuite», afin qu'il jouisse d'une liberté totale dans l'in-

terprétation. Exit le balcon de pierre, les épées et la fiole de poison qui scellera ce drame sublime.

Le Devoir

ROMÉO ET JULIETTE

Les Grands Ballets canadiens, sur une chorégraphie de Jean-Christophe Maillot. Au théâtre Maisonneuve, du 14 au 16 et du 21 au 23 octobre.

ARTS VISUELS

Ed Burtynsky chez Thérèse Dion

Pour accompagner la rétrospective des photographies d'Ed Burtynsky que reçoit le MACM depuis cette semaine, la galerie Thérèse Dion, au Belgo, propose un accrochage de quelques pièces du photographe torontois. On y reconnaît le classicisme des photographies de l'artiste, certes, sa grandiloquence aussi, mais il faut avouer que ces quelques images, dont deux ne sont pas au musée, sont à couper le souffle. Il y a d'abord cette image triste à mourir prise dans le secteur du mariage des Trois-Gorges, sur la rivière Yangtze, en Chine, montrant la destruction qui y a cours. Projet qui a pour but «officiel» de limiter le déplacement des populations à la crue des eaux, ce chantier contesté est aussi une lucrative «Golden Waterway».

La galerie a aussi retenu pour cet accrochage probablement un des meilleurs tirages de la série des *Shipbreaking*, réalisés cette fois au Bangladesh. Des hommes et des garçons sont engagés pour découper les épaves d'immenses navires échoués sur la rive. Dans cette série et peut-être plus encore dans *Shipbreaking no. 2*, prise à Chittagong, au Bangladesh, en 2000, Burtynsky pousse un peu plus loin le commentaire social qui se dessine en règle générale à travers ses images léchées. Comme dans d'autres images de Burtynsky, quelques hommes ont délaissé leur travail harassant le temps de prendre l'image. Ici, ils sont ravalés à l'arrière-plan, complètement écrasés par les silhouettes noires des navires. A ne pas rater.

Michael A. Robinson chez Pierre-François Art contemporain

Les expositions de Michael A. Robinson sont rarement banales. Faits divers, à la galerie Pierre-François Art contemporain, ne fait pas exception à la règle. Bien que l'artiste prétende mener à travers ses œuvres une réflexion «sur la nature même de l'expression créative et la condition de l'artiste», ces œuvres sont avant tout le fruit d'une belle réflexion formelle. Sortes d'implosions de lignes et d'objets, en dessin ou en sculpture, ces œuvres sont l'illustration d'une force centripète qui attire les éléments entre eux, les lie et cherche à les amalgamer par fusion. Robinson utilise des objets qui gravitent — sans jeu de mots — autour de l'univers de l'artiste, des cadres, des outils et d'autres objets qui n'ont rien de spécifique, comme un ventilateur.

Une des pièces, imposante par son échelle, est un amas de ces objets, attirés vers un noyau et dans lequel ils semblent chercher à s'engouffrer. Certains des dessins à l'ordinateur reprennent le même motif, qui n'a rien à voir avec l'éclatement, mais bien au contraire avec une idée de la mise en forme, qu'elle soit artistique, qu'elle passe par des moyens chaotiques aussi. C'est peut-être là que Robinson touche le plus à l'idée même de création. Ça fait songer à une foule de trucs vus en sculpture ces dernières années, mais ça fonctionne.

Le 6^e mois de la performance

À La Centrale, boulevard Saint-Laurent, l'automne est celui du 6^e mois de la performance. Une flopée de commissaires — Sylvie Cotton, Tagny Duff, Aiyana Maracle — ont invité les artistes qui se produiront au cours de l'événement. Jusqu'au 17 octobre, la galerie et la rue se transforment en laboratoire, dont les traces seront présentes en galerie du mercredi 20 au dimanche 31 octobre 2004. Un forum flottant sur le Web (jusqu'au dimanche 31 octobre) et un forum fixe en galerie, les samedi 16 et dimanche 17 octobre, sont aussi au programme. De plus amples informations sont disponibles sur le site de La Centrale (www.lacentrale.org). La galerie est située au 4296, boul. Saint-Laurent.

Bernard Lamarche

Poème pour une danse

Le chorégraphe Roger Sinha sort de lui-même avec *Apricot Trees Exist*

FRÉDÉRIQUE DOYON

Une autre manière de travailler, une prise de distance avec sa culture d'origine et une œuvre intégrale: le chorégraphe Roger Sinha multiplie les défis avec *Apricot Trees Exist*, sa nouvelle création pour six interprètes présentée à l'Agora de la danse.

Le Québécois aux racines indiennes et arméniennes a surtout livré des pièces de courte durée, qu'il créait en vase clos, toujours empreintes des influences orientales du Barata Nyatam, danse

traditionnelle indienne. Sans renier les formes de cette danse qui font désormais partie de son langage, il s'éloigne volontairement de sa rythmique propre et de sa profonde symbolique, plus prégnantes dans *Loha* ou *Burning Skin*. «Je voulais sortir de moi, de mes préoccupations habituelles, confie celui qui, pour la première fois, ne dansera pas dans une de ses pièces. Avec *Apricot Trees Exist*, je vais au-delà du simple mélange entre la danse classique indienne et la danse contemporaine pour dire autre chose.»

Après avoir renoué avec ses origines, Roger Sinha veut amener son œuvre chorégraphique ailleurs, un peu las qu'on l'associe inévitablement à la danse indienne. Au fond, il n'est pas né en Inde; il a grandi ici. Il reconnaît toutefois que l'énergie de sa danse puise dans cette forme artistique, surtout dans les gestuelles complexes des mains. «Dans beaucoup de spectacles, l'énergie est coupée aux poignets», déplore-t-il. Pour ce petit changement de cap, il a notamment modifié sa démarche de création, laissant les

interprètes créer le vocabulaire gestuel à partir de termes précis qu'il leur imposait. «Ma plus grande inspiration a été de voir comment les danseurs traduisaient mes consignes», dit-il.

Ces consignes dérivent en fait du poème *Alphabet* de la Danoise Inger Christensen, découvert un peu par hasard dans une anthologie de poésie. Quoi de mieux qu'un petit saut dans la culture littéraire nordique pour prendre du recul par rapport à la culture orientale? «Je ne suis pas un grand amateur ni un grand connaisseur de poésie», précise toutefois celui qui a plutôt été charmé par la construction du poème. Celle-ci suit la séquence mathématique de Fibonacci, dont chaque terme résulte de l'addition des deux chiffres précédents. La règle, qui dicte la longueur des strophes, se décline en fonction de l'alphabet dans le poème. Un alphabet qui se transpose en anatomie dans l'œuvre dansée.

Les phrases chorégraphiques sont créées et conjuguées pour former des tableaux selon la règle de Fibonacci. Au-delà de cette structure, le chorégraphe a aussi puisé son inspiration dans le propos du poème. L'auteure évoque

le lien à la fois sombre et sublime entre vie et destruction, dans la nature comme dans l'histoire humaine. «Un artiste doit être conscient de ce qui se passe autour de lui», relève-t-il.

Le texte du poème, lu en voix hors champ, est fait de mots liés à l'anatomie, projetés en fond de scène sur diapositives. «C'est un aspect visuel que je n'ai jamais eu la chance de travailler», souligne celui qui a aussi troqué les musiques percussives liées à sa culture de souche pour des pièces de Bertrand Chénier. «Ca contrôle moins la danse et laisse plus de liberté au mouvement», note-t-il. Avec ces nouveaux défis, décuplés par le changement de la distribution de ses danseurs en plein milieu du processus de création, Roger Sinha promet une pièce complexe et d'une grande maturité, dans laquelle, pour la première fois, il ne se met pas lui-même en scène.

Le Devoir

APRICOT TREES EXIST

Chorégraphie de Roger Sinha. Agora de la danse. Du 13 au 16 et du 20 au 23 octobre.

Le CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Vous invite à participer à la toute première édition du

CONCOURS DEVENEZ CRITIQUE D'ART

présenté en collaboration avec le journal LE DEVOIR

Vous êtes invités à rédiger un texte critique en français sur une des œuvres sélectionnées présentées à la

4^e BIENNALE DE MONTRÉAL du 24 septembre au 31 octobre 2004

et ainsi gagner plusieurs prix intéressants.

Maintenant ouvert à tous!

Inscription par internet jusqu'au 15 octobre 2004 : concours@ciac.ca

Tél: 514 845-1462 ou consultez le site du CIAC pour les règlements complets: www.ciac.ca/concours

Éducation Québec, La Papaye verte, eCentris, K, BOITE NOIRE, DENISE PELLETTIER

13 AU 23 OCTOBRE .. 20 H
roger sinha
APRICOT TREES EXIST

INTERPRÈTES : David Flewelling, Sophie Lavigne, Benoît Leduc, Julie Marçil, Magdalena Nowicka, George Stamos
COLLABORATEURS : Bertrand Chénier, Philippe Dupeyroux, Louis Hudon, Sophie Michaud, Lise Roy

LAGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER METRO SHERBROOKE 514.525.1500
Réseau Admission 514.790.1245 www.agoradanse.com

EMMANUEL JOUTHE | Traces-chorégraphes
Aeternam

DanseCité le tracé des créateurs
DU 6 AU 9 ET DU 13 AU 16 OCTOBRE 2004

Initiative et production de DANSE-CITÉ en coproduction avec DANSE CARPE DIEM

INTERPRÈTES Eve Lalonde | Claudia Pélouquin | Marilyne St-Sauveur | Chanté Wadge COLLABORATEURS Martin Lemieux | Laurent Maslé | Robert Meilleur | Sarah Michetti | Caroline Nadeau | Louis-Philippe St-Arnaud

LES RENDEZ-VOUS DE DANSE-CITÉ, le 7 octobre rencontre avec les artistes après la représentation. Ne ratez pas LES MERCREDIS-CAFÉS, à Espace Libre, le 13 octobre, 18 h 30, café-dessert avec Emmanuel Jouthé

espace LIBRE 1945, Fullum, Frontenac Réservations : 514-521-4191

DE VISU

Un mythe de Sisyphe urbain

(QU'EST-) CE QUI SE PRODUIT QUAND UNE CHOSE EST ENTRETEÑUE (?)

Doug Scholes
Centre Dare-dare
Carré Viger
Jusqu'au 16 octobre

BERNARD LAMARCHE

Il y a de ces phrases... On les retourne, en mesure la portée; elles triturent l'imaginaire. Une de celles-ci est tirée des propos que tient l'artiste Doug Scholes dans les documents qui accompagnent son intervention actuelle au carré Viger: «Un objet laissé pour compte s'use et se désagrège, tandis qu'un amas de matériaux, laissé pour compte, ne s'assemblera jamais en un objet.» On le comprend, Scholes est fasciné autant par la création que par la notion d'entretien. Il conjugue les deux, en fait.

Sur la place publique, de façon subtile, Scholes poursuit la fine réflexion déjà présente il y a deux ans à Optica, alors qu'il proposait *A Walk Through Maintenance*. Ce qui intéresse l'artiste, c'est le potentiel de l'inertie, de l'incorrigeable dégradation qui se dégage paradoxalement de l'inaction. De nouveau, Scholes revient avec une œuvre fragile, conçue pour mettre en un extraordinaire relief le travail de l'usure du temps.

«Un objet laissé pour compte s'use et se désagrège.» Au carré Viger, Scholes a érigé une structure faite de brique. Celle-ci aurait dû être solide, mais le matériau dans lequel les briques sont fabriquées transmet sa fragilité aux structures, deux petites tours. Chacune des briques est produite en cire d'abeille, vouant le bâti à une destruction rapide sous l'effet des



SOURCE DARE-DARE

Au carré Viger, Doug Scholes a érigé une structure faite de briques en cire d'abeille.

intempéries, du vandalisme, du soleil même, qui par sa chaleur précipite la construction. Ainsi, l'œuvre réagit en fonction de son environnement immédiat, tant physique que social, condamnée,

par sa précarité même, à être altérée par quiconque voudrait lui chercher noise. Ainsi, les deux tours du départ doivent être mé-

connaissables au moment où vous lisez ces lignes, le processus de destruction s'étant emparé des pièces depuis plus de deux semaines.

On imagine facilement la structure commencer à se désagréger dès le moment où la dernière de ces briques chancelantes a été posée. La création devient alors une lutte déçagée de tout esprit de finalité, puisque la nature même de l'intervention l'en empêche. Scholes a déplacé son atelier sur la place publique, il a aussi dérogé à son quotidien, qui devient celui de la maintenance d'un état qui a pour principale caractéristique de n'être jamais stable.

La réalité toujours changeante de la cité

L'artiste, en déplaçant son travail de l'espace de la galerie vers celui de la sphère publique, fait prendre conscience de l'importance de la notion d'entretien dans la collectivité. Ainsi, ce chantier perpétuel devient l'image même de la ville, elle qui est en constante fluctuation. À quelques pas de la sculpture-fontaine de Charles Daudelin, depuis longtemps délaissée, l'œuvre de Scholes pointe précisément vers ce qui fait défaut dans plusieurs cas d'œuvres publiques, à savoir le manque d'égards à leur endroit.

Deux transformations, deux mouvements entrent ainsi en tension, une tension que l'œuvre met en scène. (Qu'est-) Ce qui se produit

quand une chose est entretenue (?). Précisément cela: des mouvements contraires, avec leurs cadences variables, le plus souvent asynchrones, qui finissent, à même leur allure, par établir un processus qui porte à réflexion. Ainsi, on a droit à une actualisation du mythe de Sisyphe, qui prendrait en considération la réalité toujours changeante de la cité.

Le centre Dare-dare a récemment délaissé ses locaux permanents pour s'établir dans une roulotte au carré Viger, à l'image des bureaux de vente de condos qui essaient dans la ville. Dare-dare a fait du domaine public et de la place de l'art dans la ville ses principales thématiques pour les trois prochaines années. Le centre inaugure, avec l'installation de Scholes, une programmation intitulée *Dis/location*, qu'il présente comme étant de l'ordre de l'*articulation urbaine*.

Cette première pierre est fort bien posée. On ne peut parler d'impertinence dans ce cas. Le choix de Dare-dare de se couper de la quiétude de ses installations habituelles, tout comme l'intervention de Scholes, participe intelligemment de la mouvance qui s'est emparée de l'art public depuis les trois dernières décennies. Scholes tâte de la sculpture, mais il demeure loin de toute forme de monumentalité. C'est très bien ainsi.

Le Devoir

CONCOURS

S'ADRESSANT AUX ARTISTES EN ARTS VISUELS

Le formulaire d'inscription et les règlements du concours sont disponibles dans les maisons de la culture, les lieux de diffusion culturelle, au bureau de l'Association des galeries d'art contemporain (AGAC) et au Service du développement culturel et de la qualité du milieu de vie de la Ville de Montréal.

DATE LIMITE DE PRÉSENTATION DES DOSSIERS : LE 15 OCTOBRE 2004, AVANT 17 H

Renseignements :
AGAC : 514 861-2345 (du lundi au vendredi, 9 h à 17 h)
Ville de Montréal : M. Normand Biron, commissaire, Prix, partenariats et projets internationaux
514 872-1160
www.ville.montreal.qc.ca/culture



FRANÇOIS VINCENT
Œuvres récentes

BERTRAND CARRIÈRE
«Caux» - Photographies

DENIS ROCHE
«Les preuves du temps» - Livres échanges Montréal-Lyon

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent 1021 151 514 849-1185 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

EVA LAPKA
ARAPACIS

«Sculptures et reliefs en céramiques»

2000 - 2004

du 15 septembre au 16 octobre

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770

Horaires de la Galerie : mercredi de 11h à 17h30

jeudi et vendredi de 11h à 20h samedi de 12h à 17h

ALANIS OBOMSAWIN
«Mère de tant d'enfants»

Gravure

du 7 octobre au 20 novembre 2004

Mardi au vendredi 10 h - 18 h - Samedi 10 h - 17 h

GUILDE CANADIENNE DES MÉTIERS D'ART

1460, rue Sherbrooke Ouest, Suite B

Montréal (Québec)

(514) 849-6091

en collaboration avec TERRES EN VUES

L'AGENDA

L'horaire télé,
le guide de vos soirées

Gratuit dans
LE DEVOIR
du samedi

Les photographies de
Edward Burtynsky
Paysages manufacturés

Des photographies d'une force
brutale et d'une beauté insolite.



Une exposition organisée et mise en circulation
par le Musée des beaux-arts du Canada

Crédit: Division de presse du M.B.A.C., Chicago, septembre, 2000
Collection de l'artiste et Susan Koffler

Isaac Julien

Des films novateurs et provocateurs.
Une exploration spectaculaire des
mythologies populaires.



Crédit: Isaac Julien, Four Apert Series, 2004, Vidéo (1998)
Impression: Tanya & Howard Press, San Antonio, Texas
Photo: gentilles permission de l'artiste et de la galerie Victoria Miro, Londres

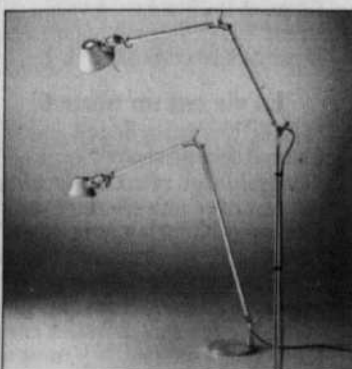
Du 8 octobre 2004
au 9 janvier 2005

Trois expositions à voir
et à revoir.

MACM
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Métro Place-des-Arts
(514) 847-6226
www.macm.org

Entrée gratuite les mercredis de 18 h à 21 h



Tolomeo
Halogène
665\$ / 395\$

* jusqu'au 15 oct.

Artemide



BONALDO
la beauté ne suffit pas

2, le royer (angle saint-laurent), Vieux-Montréal, qc
t.514 287 9222 1.888.BONALDO www.bonaldo.ca

Cinéma

Festival du nouveau cinéma

Un festival axé sur le monde et ses nouvelles tendances

ODILE TREMBLAY

À première vue, rien de plus dépareillé que le couple Claude Chamberlan et Sheila de la Varende, les deux têtes dirigeantes du Festival du nouveau cinéma de Montréal (FNCM). Autant le premier est confus, bohème et artiste, autant la seconde a tout de la femme organisée et pragmatique. Des univers qui se complètent, au mieux, ou se combattent, au pire. Pour l'heure, entre eux, c'est la lune de miel.

Claude Chamberlan est à la barre du FNCM depuis toujours et même avant. Sheila de la Varende vient d'arriver de Paris, où elle a travaillé longtemps pour Téléfilm. Elle connaît de l'intérieur les officines des pouvoirs culturels, sait parler la langue institutionnelle et mettre sur pied des actions concrètes. Chamberlan est attelé à la programmation, cherche les films dans les festivals ou ailleurs qui atterriront au Festival du nouveau cinéma, les recueille pieusement un à un, se défend de diriger une succursale du Festival de Toronto, comme Serge Losique l'en accuse. «Je trouve mes films partout.»

«Ne comptez pas sur moi pour faire un festival de 400 longs métrages, dit-il. Ni pour changer mes dates. On reste en octobre, compris! D'ailleurs, la seule façon de s'en sortir pour le Québec, c'est d'organiser un festival distinct et de qualité.» Jamais pourtant autant de pays n'ont été représentés que dans la programmation

de ce 33^e Festival du nouveau cinéma: 42 en tout.

Nouvelles écritures et grosse pointure

Le rendez-vous débute le 14 octobre, roule jusqu'au 24 du même mois sous de drôles d'auspices: la saga des rendez-vous de cinéma à réinventer pour le compte des institutions bat son plein. Que le FNCM prétende ou pas se superposer au Festival des films du monde, il veut s'étendre et ne s'en cache pas.

Pour l'heure, en feuilletant son catalogue, Claude Chamberlan s'arrête d'abord sur les films de réalisatrices, ses coups de cœur: *Brodeuses* de la Française Éléonore Faucher, une œuvre sur la transmission; *Demi-tarif* de la comédienne Isild Le Besco, sur l'enfance en autarcie; *Innocence* de Lucile Hadzihalilovic, sur ce même thème de l'enfance laissée à elle-même. Et même si des films excellents mais assez classiques, tel *Comme une image* d'Agnès Jaoui, sont du bal, il dit vouloir continuer à mettre surtout de l'avant de nouvelles écritures cinématographiques, sans tomber dans le commercial grand public.

Cette année, bien évidemment, son gros morceau s'appelle Peter Greenaway, célèbre cinéaste britannique qui mettra son œuvre multimédia *Tulse Luper* dans sa valise et, dans sa tête, des théories sur l'avenir du cinéma à partager. Il hantera les couloirs du festival du début à la fin.

Autre héros de la fête: Ryan Lar-

kin, cinéaste d'animation vedette de l'ONF au cours des années 60, désormais sur la paille. La remarquable docu-animation *Ryan*, de Chris Landreth, lui rendra hommage à l'ouverture du festival. A voir aussi: la version non censurée d'*On est au coton*, de Denys Arcand, sur l'univers du textile, enfin entière après avoir subi le coupe-ret de 1970.

De l'avis de Claude Chamberlan, si son festival peut vraiment se démarquer, c'est en pénétrant dans l'univers des DigiScreen, solution numérique pour les salles de cinéma de l'avenir. À ce sujet, le film japonais *Final Fantasy* utilise les supports de dernière heure et donnera un aperçu d'une révolution technique en perpétuel mouvement.

Le festival veut développer un marché pour les œuvres numériques. Sheila de la Varende se dit tout excitée d'atterrir dans un Ex-Centris à ce point arrimé aux nouvelles technologies. D'autant plus que le nouveau marché devrait naître sous sa baguette.

«Bien sûr, on va avoir besoin d'argent pour développer tout ça, précise-t-elle. Quand de nouvelles salles seront disponibles, le festival entrera aussi dans sa phase de croissance. En attendant, je participe à un rendez-vous de films axé sur le monde et ses nouvelles tendances. À Ex-Centris, on est aux premières loges du futur. Alors, comment ne pas ressentir une sorte d'exaltation?»

Le Devoir

JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Claude Chamberlan et Sheila de la Varende, les deux têtes dirigeantes du Festival du nouveau cinéma de Montréal (FNCM).

En prélude à un excitant casse-tête

L'ouverture ce matin de la billetterie du Festival du nouveau cinéma marque le début d'un casse-tête excitant. Quels films voir? Quels écueils éviter? Voici un aperçu de films que nous avons déjà vus pour vous, lors de nos passages dans les festivals de Cannes, de Toronto et de Vancouver.

5X2

Avec une sobriété inhabituelle, François Ozon (*8 femmes*) nous raconte l'histoire en cinq temps d'un couple, depuis le divorce jusqu'à la rencontre. Le point de vue, la réalisation, la constatation, tout au-delà d'un bel assemblage, paraît tiède. M. B.

10^e chambre - instants d'audiences

Difficile d'imaginer qu'une série de plans immobiles, avec caméra fixée sur les «acteurs» d'une salle de tribunal, puisse donner lieu à tant de beaux instants de cinéma. Toute la comédie humaine se joue dans ce *must* absolu signé Raymond Depardon (*La Captive du désert*). M. B.

Acapulco Gold

En fait d'illustration du talent de cinéaste d'André Forcier (*Bar salon*), on a connu mieux que cette farandole stridente et bigarrée sur la rencontre à Acapulco d'un producteur hollywoodien et d'un Longueuilois illuminé. La satire poussive se double d'une vague métaphore sur la mort de notre société distincte. Misère! M. B.

The Adventures of Iron Pussy

L'auteur de *Tropical Malady* (voir plus bas) s'offre une parenthèse farfelue avec cette aventure d'une agente très spéciale des services secrets thaïlandais. Résultat: une farce irrésistiblement kitsch et déjantée, qui extrait le meilleur du pire (*Bollywood, Hawaii 5-0*, etc.). M. B.

A Letter to True

L'émouvante lettre que Bruce Weber adresse à son chien dans ce documentaire sur l'inquiétude du

monde contemporain est cousue d'anecdotes et de messages d'amour. La construction épouse le mouvement des vagues de la mer que les cinq golden retrievers de Weber brisent avec une vitalité que celui-ci désespère de (re)trouver chez les humains. M. B.

The Assassination of Richard Nixon

Niels Mueller reconstitue ici l'itinéraire mental d'un pauvre papa déchu qui, en 1974, élabore le projet d'abattre le président américain à qui il reprochait tous les maux de son existence. Ce film très conventionnel dans sa forme vaut surtout pour l'interprétation formidable de Sean Penn. M. B.

Brodeuses

La Française Éléonore Faucher livre ici une œuvre généreuse et délicate qui emploie l'art comme territoire de la rencontre de deux brodeuses, l'une de 17 ans et enceinte (Laura Naymark), l'autre en deuil de son fils (Ariane Ascaride). Leur reconnaissance mutuelle rappelle le pacte muet de Vermeer et Griet dans *La Jeune Fille à la perle*. M. B.

Childstar

Ce deuxième long métrage de Don McKellar (*Last Night*) nous fait pénétrer dans les coulisses d'un tournage américain au Canada. Rien de neuf au sujet du «malentendu culturel», rassurez-vous. Au menu plutôt: des dialogues spirituels, des situations rocamboliques et une mise en scène pétillante. C'est déjà pas mal. M. B.

Cinévardaphoto

Agnès Varda a assemblé trois courts métrages qu'elle a réalisés avec vingt ans d'écart et qui ont tous à voir avec l'art de la photographie. Le plus récent est un fascinant portrait d'une collectionneuse torontoise, Ydessa Hendeles, et son expo de portraits en noir et blanc montrant tous, outre leurs sujets humains, des ours en peluche. Pour voir évoluer une femme, un regard, une signature, *Cinévardaphoto* est à voir. M. B.



La mala educación de Pedro Almodóvar.

Comme une image

Lauréat du prix du meilleur scénario à Cannes, ce film d'Agnès Jaoui est une comédie classique dans sa forme mais portée par des répliques et des personnages de haute volée. Chassés-croisés entre des êtres admirés ou ignorés qui n'arrivent pas à jouir de leur vie, le film met en scène une pléiade de bons comédiens, dont le bougon superbe Jean-Pierre Bacri au mieux de sa forme. O. T.

Clean

Une des meilleures surprises du dernier Festival de Cannes. Ce bijou de finesse réalisé par le Français Olivier Assayas, qui évoque la lente remontée d'une artiste toxico-mane pour l'amour de son enfant, a valu la Palme (hautement méritée) d'interprétation féminine à la bouleversante Maggie Cheung. En trois langues et sans pathos. La meilleure veine d'Assayas. O. T.

Exils

Exils valait au gitan français Tony Gatlif le prix du meilleur réalisateur à Cannes. Avec en vedette Romain Duris et Lubna Azabal, le film est un voyage initiatique d'un jeune couple vers le passé de leurs parents. Il est d'origine pied-noir, elle, algérienne. À travers France et Espagne, le périple se joue en mode mineur, mais la partie algérienne vaut vraiment le détour, surtout pour la scène transcendante de danse d'exorcisme en plan-séquence. O. T.

Notre musique

Un des bons films de Jean-Luc Godard, *Notre musique* oppose des rencontres à Sarajevo à des réflexions sur la Palestine, la guerre, la paix, sur des images dures et tendres. Ça se joue en trois actes: enfer, purgatoire et paradis, et c'est d'une lumineuse poésie. O. T.

Ghost in the Shell 2: Innocence

À Cannes, nous avons cogné des clous devant ce thriller d'animation japonais auquel nous ne comprenions rien de rien. Victime de la fatigue ou du film? À vous de nous le dire. O. T. et M. B.

Le Goût des jeunes filles

On sent dans ce film toute la compréhension du Québécois John L'Écuyer envers le Haïti des années 70, ainsi que son affinité avec l'univers sensuel de Dany Laferrière. En revanche, on sent dans le jeu des acteurs, très inégal, que la musique de la langue française échappe à cet anglophone. Au final, le pari est relevé. M. B.

The Heart Is Deceitful above All Things

Ce deuxième long métrage d'Asia Argento (*Scarlet Diva*) nous plonge dans les bas-fonds d'une Amérique sale et puante taillée dans la drogue, la prostitution, l'inceste et les Évangiles. Hélas, le point de vue misérabiliste de cette Européenne condescendante invalide totalement l'exercice. M. B.

Littoral

Wajdi Mouawad est tombé dans tous les pièges en portant à l'écran sa pièce *Littoral*, et pire encore en transposant l'action dans un décor naturel qui jure avec son mouvement, son espace, son illusion, bref, sa poésie. M. B.

La mala educación

Pedro Almodóvar nous livre avec *La mala educación* un film plus classique que ses œuvres habituelles, mais parfaitement réalisé, sur le passé religieux de l'Espagne, à travers un scénario qui ressemble à celui des *Feluettes*. Le jeune Gael Garcia Bernal incarne avec grâce un éphèbe et un traves-

ti dans cette sombre fable où les crimes sexuels de jadis trouvent leurs conséquences dans l'Espagne d'aujourd'hui. O. T.

Mémoires affectives

Étrange film aux allures hitchcockiennes de Francis Leclerc, tout en panneaux coulissants. Donnant la vedette à Roy Dupuis, en accidenté dont la mémoire vacille et qui squatte les pensées des autres, ce film qui en déroutera plusieurs constitue, avec ses ellipses et ses mystères, une fascinante plongée dans l'inconscient collectif. O. T.

Mondovino

Le plus sobre buveur d'eau se passionnerait pour le vin devant ce passionnant documentaire que l'Américain Jonathan Nossiter consacre au marché des grands crus. Sur trois continents, de la Californie aux vignes de Bourgogne, interviewant les vignerons, les spécialistes, les critiques, les multinationales, le vin devient symbole de traditions en péril et d'une planète de mondialisation où les couteaux volent bas. O. T.

Or (mon trésor)

L'Israélienne Keren Yedaya a remporté la Caméra d'or à Cannes en mai dernier pour ce beau film sur les rapports d'affection et de conflit d'une pute quadragénaire de Tel-Aviv avec sa fille de 17 ans. Un sujet délicat traité avec nuance et porté par deux interprètes brillantes. M. B.

Moolaadé

Moolaadé, du Sénégalais de 81 ans Ousmane Sembène, transgresse le tabou de l'excision à travers un récit, lent mais soutenu, sur une épouse donnant l'asile à quatre fillettes qui ont fui la cérémonie de leur «purification». Ce

film courageux, parfois maladroit, a reçu le prix Un certain regard à Cannes. M. B.

Palindromes

Rien de neuf dans ce nouvel opus de Todd Solondz (*Happiness*). En revanche, les néophytes admireront l'impertinence de ce taxidermiste du rêve américain, qui nous raconte — avec emphase et lourdeurs — la fugue d'une jeune fille de 12 ans que ses parents ont forcée à avorter. Le rôle de l'enfant est interprété tour à tour par cinq comédiennes différentes, de race et de tour de taille variable. Sans que ça ajoute quoi que ce soit. M. B.

Le Petit Jean-Pierre, le grand Perreault

À partir de deux entretiens qu'elle a eus avec l'auteur de *Joe* à l'aube de son trépas, Paule Baillargeon a construit un film beau, riche, émouvant, mais surtout extrêmement vivant, dans lequel elle s'interroge sans proposer de réponses sur les échos de la vie dans l'œuvre du chorégraphe, de l'œuvre dans la vie de l'homme. M. B.

Ryan

Œuvre inclassable, animation documentaire en court métrage qui entremêle d'époustouflantes techniques, *Ryan* de Chris Landreth est le portrait magistralement *destroy* de Ryan Larkin. Aujourd'hui sans-abri, Larkin fut un grand cinéaste d'animation au cours des années 60. Le festival lui consacre un hommage avec projection de ses courts métrages. On présente aussi *Alter Egos* de Laurence Green, *making of de Ryan*, moins génial mais éclairant la trajectoire du cinéaste. O. T.

Touch the Sound

Evelyn Glennie, percussionniste de renommée mondiale, sourde depuis l'âge de huit ans, guide nos sens dans cet excellent documentaire de l'Allemand Thomas Riedelsheimer sur la sensation du son. Une des belles curiosités de la programmation du FNC. M. B.

Tropical Malady

Une des œuvres les plus exotiques qui soit. Tourné en deux parties, ce film du Thaïlandais Apichatpong Weerasethakul démarre comme le récit statique d'une amourette homosexuelle. À mi-parcours, tout change et la caméra entre en territoire d'étrangeté. Bruissements, feulements, légende, sans musique ni dialogues, on pénètre dans un espace cinématographique vierge et lancinant qui a valu à son auteur le prix du jury cannois, ébahissant par pareille originalité. O. T.

La vie est un miracle

Emir Kusturica décoit avec ce film qui semble répéter les procédés de toutes ses œuvres antérieures. Avec une aventure située en Bosnie durant la guerre, Svavko Stimac en Serbe et Natasa Solak en otage musulmane jouent un duo amoureux assez décevant. Certaines images sont de vraies envolées, mais l'ensemble témoigne d'une panne d'inspiration chez le cinéaste d'*Underground*. O. T.

Rainer Wiens, Shauna Beharry, Michael Fernandes, Hassam Mohammed Abdo

cinéma
(O fim de Orpheu)

Andrew Forster
performance-installation

12 au 15 octobre 2004: 20h

SAT (La Société des arts technologiques)
1195 rue Saint-Laurent, Montréal
[entre René Lévesque et Sainte-Catherine]

info: www.reluctant.ca/cinema
105 places limitées - réservations 270-1802



THÉÂTRE OUTREMONT
1248, rue Bernard Ouest
(514) 495-9944
www.theatreoutremont.ca

ZATOICHI De Takeshi Kitano
V.O. avec s.-t. français, Japon, 2003, 116 min. (13 ans +)
Lundi 11 octobre 19 h 30

Cinéma

exCentris

HORAIRE 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM



Rosenstrasse de Margarethe Von Trotta raconte un épisode méconnu de la Deuxième Guerre mondiale en Allemagne: à la suite de la rafle d'hommes juifs mariés à des femmes aryennes, leurs épouses montent la garde devant l'immeuble, défiant les gardes imperturbables et l'indifférence des autorités nazies, réclamant haut et fort qu'on leur rende leurs maris.

Résistance oubliée

Margarethe Von Trotta revient à ses compatriotes qui ont résisté au régime nazi

ROSENSTRASSE

De Margarethe Von Trotta. Avec Katja Riemann, Maria Schrader, Jürgen Vogel, Martin Feifel, Doris Schade, Jutta Lampe, Fedja Van Huêt. Scénario: Margarethe Von Trotta, Pamela Katz. Image: Franz Rath. Montage: Corina Dietz. Musique: Loek Dikker. Allemagne-Pays-Bas, 2003, 136 min.

MARTIN BILODEAU

De passage au dernier Festival de Toronto, Volker Schlöndorff m'expliquait en entrevue que certains des cinéastes issus du «nouveau cinéma allemand» sentaient aujourd'hui le besoin de revisiter la Deuxième Guerre mondiale et l'Holocauste. Son nouveau film, *Le Neuvième Jour*, suivait d'un an dans la Ville reine la projection là-bas de *Rosenstrasse*, réalisé par son ex-assistante et ex-conjointe, Margarethe Von Trotta. Le réalisateur du *Tambour* déclarait au cours de ce même entretien: «C'est moi qui lui avais donné l'idée de ce film quand j'ai vu ce sujet me passer devant les yeux. De toute façon, c'est une histoire de femmes», disait-il sans dédain mais avec un brin de condescendance.

Des obstacles bien plus importants se sont multipliés sur le chemin de Margarethe Von Trotta, à qui il a fallu dix ans pour mettre au monde cet épisode méconnu de la Deuxième Guerre mondiale en Allemagne.

Le 26 février 1943, la Gestapo a raflé les hommes juifs mariés à des femmes aryennes (ce qui devait en principe les protéger) et les ont rassemblés dans un immeuble de la rue Rosenstrasse en prévision de leur déportation dans les camps de la mort. Pendant sept jours et sept nuits, leurs épouses ont monté la garde devant l'immeuble, défiant les gardes imperturbables et l'indifférence des autorités nazies, réclamant haut et fort qu'on leur rende leurs maris.

Si leur résistance fut victorieuse, l'épisode n'en est pas moins tombé dans l'oubli. Devant le public de Toronto l'an dernier, Von Trotta justifiait la chose ainsi: «Après la guerre, les

Allemands n'ont jamais voulu entendre parler de ceux parmi leurs compatriotes qui avaient résisté au régime nazi et ce tabou est encore très présent dans la société allemande.»

Une œuvre captivante

Sous des dehors très conventionnels et une construction présent-passé qui sent le feuilleton télévisuel (impression que l'image en scope ne désamorce qu'à moitié), la réalisatrice des *Années de plomb* a réalisé une œuvre captivante, grave et émouvante sur la solidarité féminine (thème récurrent dans son œuvre), la force amoureuse, le sens de la famille et les secrets que la mort fait jaillir.

C'est d'ailleurs à la mort de son père qu'Hannah (Maria Schrader) part pour Berlin retrouver une vieille dame que sa mère, muette sur son enfance

dans l'Allemagne nazie, a connue pendant la guerre. Au gré des longues séances de confidences se dérobent en flash-back l'histoire des femmes de la Rosenstrasse, et à travers elles celle d'une baronne (Katja Riemann, prix d'interprétation à Venise) larguée par sa famille pour avoir marié un juif (Jürgen Vogel), et puis celle de l'enfant juive que cette dernière prendra sous son aile après que sa mère eut été déportée.

La reconstitution d'époque, riche en détails et en textures, contraste avec les décors contemporains, délibérément datés. Manifestement, Von Trotta a voulu que ces deux univers séparés par le temps se superposent dans l'espace de son film. Sans doute pour rappeler, à juste titre, que l'histoire d'hier et celle d'aujourd'hui se chevauchent désespérément.



Dans *Rosenstrasse*, Katja Riemann joue le rôle d'une baronne larguée par sa famille pour avoir marié un juif.

Deux monstres et un canular

INCIDENT AT LOCH NESS

Réalisation et scénario: Zak Penn. Avec Werner Herzog, Kitana Baker, Gabriel Baristan, Russell Williams. Image: John Bailey. Montage: Abby Schwarzwaldner, Howard E. Smith. Musique: Henning Lohner. États-Unis, 2003, 94 min.

ANDRÉ LAVOIE

Un documentaire portant sur Werner Herzog régnant en roi et maître sur un plateau de tournage comporte obligatoirement sa part de drames, de manœuvres désespérées et d'autres catastrophes inimaginables. On n'en attend jamais moins du réalisateur de *Fitzcarraldo*, même si l'énumération de ces excès nourrit la légende sans guère toucher à la vérité du personnage.

Théoriquement, *Incident at Loch Ness* ressemble moins à un documentaire qu'à l'union, forcée, de deux productions laissées en plan: *Enigma of Loch Ness*, un projet de Herzog sur le mythe du monstre qui fait la fierté de l'Écosse, parrainé par le scénariste devenu producteur Zak Penn, et *Herzog in Wonderland*, un portrait du cinéaste au travail par John Bailey.

Or l'expédition a connu le pire des naufrages, le film d'Herzog est devenu une chimère et celui sur le réalisateur allemand, la chronique d'une débandade annoncée.

C'est bien sûr ce qu'*Incident at Loch Ness* veut nous faire croire, rapportant fidèlement cette déconfiture, mêlant de vieilles histoires d'horreur hollywoodiennes (dont celle entourant les producteurs incultes, écrasant l'intégrité artistique des réalisateurs, surtout européens) à celle de ce monstre écossais qui survit grâce à un culte qui confine au grotesque.

La coque de leur navire, rebaptisé pour l'occasion *Discovery*

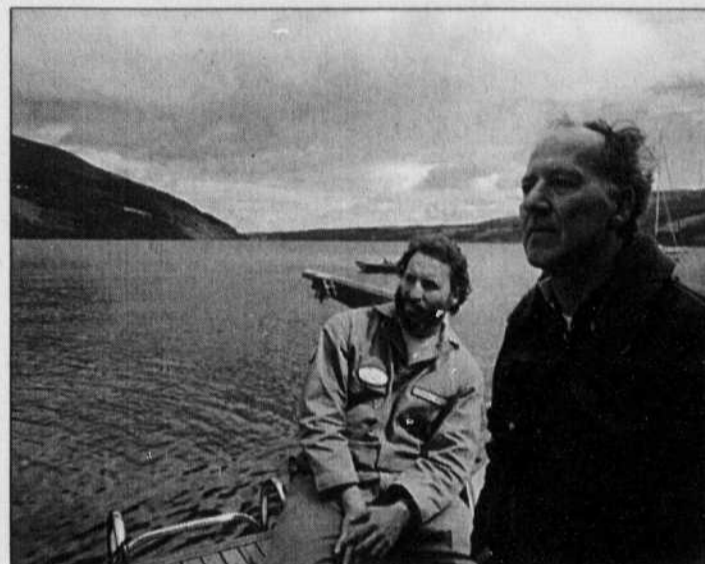
IV, allait frapper le mythe de plein fouet...

Avant que la bête ne pointe son dos bien lisse à la surface de l'eau, il faudrait être fin renard pour déceler que les entrevues, les intertitres, le son inégal et le cadre instable sont autant d'artifices au service d'un joyeux canular. Werner Herzog n'en est pas à son premier documentaire et ceux qui l'entourent, Zak Penn, le directeur photo Gabriel Baristan ou l'ingénieur du son Russell Williams, exercent un métier qu'ils connaissent sur le bout des doigts.

Les tensions sur un plateau de tournage, les contraintes de toutes sortes, comme celle du moteur du bateau qui bousille le son des entrevues, ou encore Herzog menaçant de plier bagage si Penn se met à jouer lui-même au réalisateur, constituent les caractéristiques du plus prévisible des «making of». Et il faut saluer la sincérité des participants, leur spontanéité, et tout particulièrement celle d'Herzog et de Penn, qui force souvent l'admiration.

À l'image du *Discovery IV* prenant l'eau après une attaque du monstre, Zak Penn, celui à qui l'on doit cette charmante supercherie, arrive mal à contenir la dérive de sa propre entreprise, que seuls les esprits crédules, justement ceux qui sont toujours convaincus de l'authenticité de *The Blair Witch Project*, gèreront encore jusque-là. Pourtant, ce n'est pas faute d'orchestrer avec intelligence les éléments essentiels de ce type de documentaire, surtout lorsque celui-ci met en vedette non pas un mais deux monstres dont les contours sont réellement cinématographiques.

Mais Penn, expert en divertissements tapageurs — il commençait sa carrière à l'âge de 23 ans avec le scénario de *Last Action Hero*, film qui allait amorcer la dégringolade d'Arnold Schwarzenegger —, veut nous faire avaler une bien grosse couleuvre. Et franchement, si Werner Herzog a pu supporter la démence de Klaus Kinski, ce n'est pas un monstre, même celui du Loch Ness, qui pourrait lui faire peur.



Zak Penn et Werner Herzog dans *Incident at Loch Ness*.

mieux vivre de l'art

Des gestes concrets

un Plan d'action pour l'amélioration des conditions socioéconomiques des artistes

des lois sur le statut de l'artiste actualisées

un secrétariat permanent dédié

un comité permanent formé de représentants du milieu culturel

« Nos créateurs sont à la source même de la formation et de la transmission de notre identité collective et, à ce titre, notre société doit les encourager à mettre leur talent au service de la création et les soutenir d'une manière qui reflète l'importance de leur apport à la vitalité de notre culture aussi bien qu'à la force de notre économie. »

Line Beauchamp

Line Beauchamp
ministre de la Culture
et des Communications

Pour en savoir davantage :
www.mcc.gouv.qc.ca ou (418) 380-2300 ou dc@mcc.gouv.qc.ca

Québec

L'AGENDA

L'horaire télé,
le guide de vos soirées

Gratuit dans
LE DEVOIR
du samedi

★ CINÉMA ★
SEMAINE DU 9 AU 15 OCTOBRE 2004

Les NOUVEAUTÉS et le
CINÉMA en résumé, pages
★★★★★★

4 à 6

La liste complète des FILMS, des
SALLES et des HORAIRES, pages
★★★★★★

7 à 14

dans L'AGENDA culturel

Cinéma

CINÉMA

Idéal Vancouver

Entre le climat funèbre qui caractérisait le (dé-funt?) FFM et l'hystérie média-marchande qui prévaut à Toronto, le Festival international du film de Vancouver (FIFV) a trouvé un ton, une niche, une inspiration, bref une signature qui le distingue des autres festivals.

L'événement dirigé par Alan Franey, et dont la 23^e édition prenait fin hier, s'anime pendant deux semaines dans une dizaine de salles (vétustes, il est vrai) du centre-ville de Vancouver, formant un carrefour unique au Canada où le grand public, les gens de l'industrie et ceux des médias se croisent sans heurt et avancent sans peur.

Outre un volet international, qui obtient peu de primeurs canadiennes mais retient le meilleur d'ailleurs (*Ma mère, 10 chambres - instants d'audiences, Moolaadé*, etc.), la programmation du FIFV se décline en trois chapitres, uniques tant par leur nature que par l'enthousiasme qu'ils suscitent.

Ainsi, la réputation de la série «Dragons and Tigers», consacrée aux cinémas de l'Asie de l'Est et dont je vous parlais la semaine dernière dans cette chronique, n'est plus à faire. Pour sa part, le volet consacré au documentaire se distingue par un choix éclectique et raffiné, qui remporte la faveur du grand public. À titre d'exemple, pour satisfaire à la demande, le festival a été obligé d'ajouter une séance pour *Dutch Light*, une étude admirable de la lumière si caractéristique à la patrie de Rembrandt.

Mais c'est la popularité de «Canadian Images», le volet consacré aux cinémas du Canada (sur la côte ouest, le pluriel est de rigueur), qui étonne le plus à Vancouver. Depuis que la ville est devenue un grand plateau de télévision et de cinéma hollywoodien, la main-d'œuvre locale s'est multipliée, et avec elle le nombre de cinéastes. Si bien que l'industrie cinématographique vancouveroise est à peu près aussi dense que celle de Montréal. Et comme ici, le public vancouverois entretient des rapports étroits avec le milieu, s'identifie à ses vedettes (Sandra Oh, Molly Parker, Callum Keith Rennie, Katharine Isabelle, etc.) et défend ses auteurs (Mina Shum, Bruce Sweeney, Lynn Stopkevitch, etc.).

«Dans les années 80, lorsqu'on programait un film canadien, on savait que c'était en pure perte et que, pour cette raison, il fallait en restreindre le nombre afin d'éviter le déficit et la grogne des commanditaires», m'expliquait la semaine dernière Alan Franey, directeur du festival. Selon lui, la popularité à Vancouver du cinéma maison suit la même courbe que celle de la production. Si bien que, l'an dernier, le cinéma canadien constituait 33 % de la programmation globale du festival. Ce record, relevé dans le récent «livre de Secor», dépasse de 13 % les exigences de Téléfilm Canada en matière de représentation canadienne dans les festivals subventionnés.

De l'avis du directeur du FIFV, toutefois, «c'est dangereux de créer des précédents les bonnes années [c'était le cas l'année dernière] et de se forcer à remplir les quotas durant les mauvaises années. Il faut représenter la réalité et justifier les choix que nous faisons.»

L'an dernier, Franey se disait un peu gêné par la couverture des médias vancouverois qui, selon lui, accordaient trop d'espace aux films canadiens au détriment du reste. «J'avais peur qu'on projette une image trop nationaliste. Nous proposons un festival international de cinéma et je pense qu'il y a autant à gagner à voir des films étrangers qu'à voir des films canadiens.»

À la veille d'inaugurer son Film Center, un espace permanent de diffusion situé aux abords de Yaletown (le nouveau quartier à la mode), le FIFV m'apparaît comme un modèle d'événement cinématographique de qualité, qui inspire le respect à l'étranger et l'enthousiasme dans sa cour. La chose est d'autant plus réjouissante que Vancouver n'a ni les ambitions ni les complexes des festivals montréalais. Il n'a jamais non plus espéré rivaliser avec Toronto ou lui arracher sa plateforme commerciale. Il ne donne pas sa vitrine aux Américains et la presse internationale ne se bouscule pas à son portillon. En dépit de tout cela, grâce à son atmosphère conviviale et à sa programmation rigoureuse et distincte, les salles sont pleines. En



Martin Bilodeau

plein après-midi de semaine, fin septembre, début octobre. Je ne sais pas pour vous, mais moi, c'est d'un festival comme celui-là que je rêve pour Montréal.

Protégé par la loi

Un échange épistolaire puis téléphonique avec le département juridique de Téléfilm Canada m'apprenait cette semaine qu'en vertu de l'article 20, paragraphe (1), sous-paragraphe (b) de la Loi sur l'accès à l'information, l'institution fédérale n'est pas en droit de divulguer les renseignements d'ordre commercial des organismes, entreprises et événements dans lesquels ils investissent.

À titre d'exemple, Téléfilm n'a pas le droit d'infirmer ou de confirmer l'information selon laquelle sa contribution au FFM s'élèverait à 7,7 % du budget de l'événement, comme le prétend Serge Losique. La même loi empêche Téléfilm de dévoiler les revenus de billetterie du festival, ainsi que les chiffres de fréquentation — lesquels pourraient nous aider à évaluer les revenus de billetterie. En outre, l'information concernant la contribution des commanditaires du festival et la nature de celle-ci (en argent ou en services?) est également protégée par la loi.

Si bien que Serge Losique peut crier sur tous les toits que ses revenus se maintiennent, que son public est fidèle, que sa gestion est saine (déclarations qui lui ont valu le soutien de ses commanditaires et du clown à la mairie), TFC n'a pas le droit d'ouvrir la bouche pour confirmer ou démentir.

Tout cela pourrait changer toutefois advenant que Serge Losique entame, comme il menace de le faire, des procédures juridiques devant les tribunaux et dépose ses états financiers comme éléments de preuve. À moins d'une ordonnance de huis clos, ces renseignements basculeraient dans le domaine public, m'expliquait M^e Pierre-Yves Marchand, de Téléfilm. Ce qui m'amène à supposer que les menaces de Serge Losique ne font pas sourcilier les bailleurs de fonds publics et qu'au contraire, ça les arrangerait de voir Losique devenir la victime de son propre chantage.

Laissez passer les clowns

THE YES MEN

Réalisation: Dan Ollman, Sarah Price, Chris Prince.
Avec Andy Bichlbaum et Mike Bonanno.
Montage: Dan Ollman.
États-Unis, 2004, 83 min.

ANDRÉ LAVOIE

Même si Mike Bonanno et Andy Bichlbaum se tiennent loin des barricades, ces deux militants antimondialisation participent activement à la résistance. Lors de la dernière élection présidentielle, dans un site reproduisant à la perfection le site officiel de George W. Bush, les visiteurs pouvaient consulter le bilan social et environnemental peu reluisant de l'ancien gouverneur du Texas. L'affaire donna une visibilité inespérée à Yes Men, organisation déterminée à contrecarrer les mensonges des chantages du néolibéralisme.

Loin de l'austérité de certains gauchistes pour qui l'heure est trop grave pour être à la rigolade, Bonanno et Bichlbaum cherchent à dérégler la machine trop bien huilée de la mondialisation, qui fonctionne en partie à cause de notre silence complice. Eux tentent, avec autant d'excentricité visuelle, d'esprit ludique que de rigueur dans la démarche, à secouer notre apathie. Dans *The Yes Men*, les cinéastes Dan Ollman, Sarah Price et Chris Prince n'ont pas à faire beaucoup d'efforts pour nous en convaincre, suivant les deux hommes dans la préparation de coups fumants dirigés contre leur cible de prédilection, l'Organisation mondiale du commerce.



Bonanno et Bichlbaum ont pu pénétrer dans l'antre de la bête pour dénoncer les ravages des politiques de l'OMC.



SOURCE UNITED ARTISTS

Depuis plusieurs années, révélant l'hypocrisie des uns et la tyrannie des autres, Andy Bichlbaum et Mike Bonanno éveillent les consciences, secouent notre indifférence, avec pour seule arme une bonne dose de dérision.

Internet étant leur premier terrain de jeux, ils ont fait un site visuellement identique à l'original. Mais des fidèles de l'OMC, aveuglés par le subterfuge, les invitaient à participer à de sérieuses conférences, voire à de non moins sérieuses émissions de télévision. Avec quelques vestons achetés à l'Armée du salut, Bonanno et Bichlbaum ont pu pénétrer dans l'antre de la bête pour dénoncer les ravages des politiques de l'OMC. Leurs présentations s'avèrent si absurdes, si délirantes, allant de la valorisation de l'esclavagisme à l'abolition des trop longues heures de repas en Italie!, que leur auditoire est tour à tour bouche bée, indifférent ou, trop peu souvent, scandaleusement outré.

Il faut d'ailleurs les voir débarquer en Finlande devant un parterre d'économistes blasés afin d'établir leur dernière trouvaille vestimentaire (Batman et Superman n'ont qu'à aller se rhabiller...), dont l'objectif est d'augmenter la productivité, voire le bonheur des employés. Et si cette performance, aux limites ultimes de la bêtise, ne recueille que des applaudissements polis, on doit s'interroger sur l'esprit critique qui habite les distingués membres de l'OMC.

À défaut de faire réagir ces éminences grises, les étudiants de l'université de Plattsburgh se montreront plus bruyants lorsque

les conférenciers, avec la complicité d'un professeur, viendront vanter la dernière trouvaille de McDonald's: recycler nos excréments pour les offrir entre deux tranches de pain aux populations affamées du Tiers-Monde... Enfin, les Yes Men provoqueront un véritable débat qui, il faut bien le dire, rejoint en partie les conclusions de Morgan Spurlock dans *Super Size Me*.

Cette nauséabonde aberration devait faire l'objet d'une présentation spéciale en Australie, toujours sous la bannière de l'OMC, mais la conférence prévue à leur horaire

fut annulée. En lieu et place, portant toujours le chapeau de la puissante organisation, ils se sont rendus à Sydney pour annoncer... le sabotage de l'institution. Même un député de l'Alliance canadienne, outré par cette annonce, a mordu à l'hameçon et versé des larmes de crocodile en plein parlement. Depuis plusieurs années, c'est pour ces moments magiques, révélant l'hypocrisie des uns et la tyrannie des autres, qu'Andy Bichlbaum et Mike Bonanno éveillent les consciences, secouent notre indifférence, avec pour seule arme une bonne dose de dérision.

LE RÉZO
DU CINÉMA INDÉPENDANT
présente

MARDI 12 OCT.
JONQUIÈRE CÔTE COUR
VAL MORIN THÉÂTRE DU MARAIS
CHAMPLAIN CAFE FOIN FOU

ASTEUR
Un film de Jean-Nicolas Orhon Julie Orhon
Steve Patry et Sébastien Patenaude

Le voyage de quatre québécois en Louisiane, berceau de la culture francophone cadicienne (cajun)

admission et horaire sur www.lerezo.org

MERCREDI 13 OCT.
MONT-LAURIER CAFE ST-CHARLES
PIERREVILLE VIEUX THÉÂTRE
ST-HYACINTHE LE ZANIGOT CAFE
ROUYEN CABARET de la dernière chance

MONTRÉAL
Cinéma ONF
1564 Saint-Denis du 8 au 11 oct. à 18h30 et à 20h00
mardi 12 OCT. LA GITANA
samedi 16 OCT. L'UTOPIK

MONTRÉAL
14 24 OCT
EX-CENTRIS
CINÉMA PARALLÈLE
CINÉMA DU PARC
CINÉMA L'AMOUR

LE 33' : WOW! 208 TITRES // 42 PAYS
Almodóvar, Kusturica, Greenaway, Wenders, Varda, Godard, Assayas, Mouawad, Ozon, Winterbottom, Kiarostami, Depardon, Forcier, Breillat, Sprinkle, McKellar, Jaoui, Sembene, Araki, Leloup, Arcand, Solondz, Ruiz, Gitai, Spike Lee, Mike Leigh, Naomi Klein, Ryan Larkin...
Les P'tits Loups, Cinéoké, Cinémas en mutation

PRÉ-VENTE 9 OCT. EX-CENTRIS
(514) 847-1242 WWW.NOUEVAUCINEMA.CA

la Fondation Daniel Langlois pour l'art, la science et la technologie
Québec
Téléfilm Canada
Canada

«Meilleur que FAHRENHEIT 9/11 de Michael Moore» — Politis
«Si Michael Moore méritait une Palme d'Or, William Karel en mérite trois» — Le Monde
«Un film coup de poing qui dresse un portrait implacable de l'Administration américaine de Bush» — Le Figaro

LE MONDE SELON BUSH
UN FILM DE WILLIAM KAREL

dès aujourd'hui!

CINÉMA
LA MAISON THÉÂTRE
245, rue Ontario est (à l'ouest de St-Denis)
288-7211, poste 1
le samedi 9 octobre: 18h30, 20h30
du dimanche 10 octobre au jeudi 14 octobre: 20h30 seulement